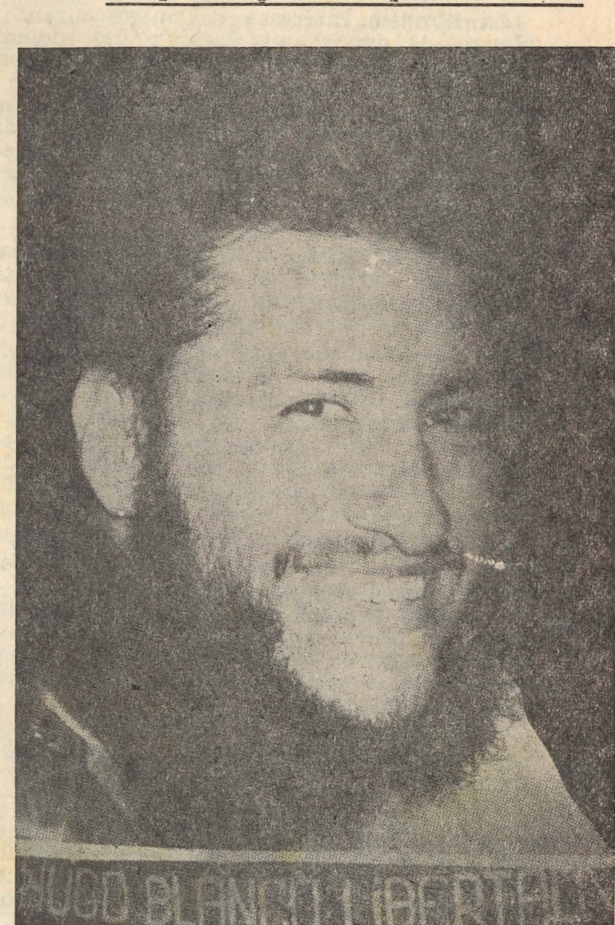
16e année - N° 150 L'ex. : un franc fin juin 1967

CONTRE COURANT

Le périodique de la question sociale



Dans ce numéro :

HUGO BLANCO - GALDOS

(voir l'article pages 16 à 19)

RAPPORT D'ACTIVITÉ

des années 1965-1966-1967 (1er trimestre)

Les abonnements et la prospection d'abonnés « possibles » ont servi de sujets aux deux premiers articles de ce rapport. Nous n'y reviendrons pas aujourd'hui, réservant à la librairie les lignes qui vont suivre.

La librairie intéresse « Contre-courant » sur deux plans : 1) donner aux lecteurs des indications sur ce qui paraît en librairie intéressant la question sociale ; 2) procurer des ressources à la revue qui ne délivre, sous aucune forme, de cartes d'adhésion, qui ne peut organiser des galas ou autres manifestations procurant une rentrée financière appréciable. Trois catégories d'ouvrages concernent cette activité que nous considérons comme très importante : le livre neuf, le livre d'occasion, la bouquinerie.

LE LIVRE NEUF. — Nous ne sommes pas des mieux placés en ce qui le concerne. Une expérience avec une coopérative s'est révélée peu adéquate. Avec un grossiste, ensuite, un tout petit peu meilleure.

Le dépouillement des critiques littéraires, des annonces dans la presse quotidienne et hebdomadaire, des indications fournies par nos abonnés, des auteurs ou éditeurs amis pallient les difficultés pour le moment quant aux titres à recommander. Donc, en indiquant, lors de vos commandes, le maximum de détails sur ce que vous désirez, lorsqu'il est question de livres non signalés, vous nous rendez un service énorme.

LE LIVRE D'OCCASION. — Mieux placés dans ce secteur — encore mieux placé depuis peu —, nous pourrions, souvent, proposer des volumes neufs, non coupés, seuls ou groupés, à des prix intéressants ; mais là comme ailleurs, le facteur temps intervient. Surtout depuis que notre périodique prend de l'extension. Néanmoins, c'est dans cette direction que nous allons porter le maximum de nos efforts.

LA BOUQUINERIE. — Là résident nos plus grandes ressources et paradoxalement nos déboires. Ne le dissimulons pas.

J'avais, je l'ai d'ailleurs déjà signalé, préparé pour l'heure de ma retraite, en me portant acheteur de certains fonds de librairie qui disparaissaient, de fins de série, etc., la possibilité de m'établir bouquiniste spécialisé dans la littérature sociale et surtout d'avant-garde. J'ai changé mon fusil d'épaule à la suite de circonstances qu'il serait trop long de décrire et j'ai fait don à « Contre-courant » d'un stock important qui a aidé, jusqu'ici, à son édition, puis à son développement.

Ce qui a été relativement parfait, lorsqu'il s'agit d'ouvrages en nombre sur les rayons, s'est révélé difficultueux lorsque sont apparus les « bouquins » recherchés, uniques parfois, en quelques exemplaires dans le meil-

leur des cas. Là le problème — pour que règne l'équité — semble sans solution.

Des amis, au bénéfice de la revue, ont déposé gracieusement à mon domicile ou se sont chargés des frais d'envoi de livres rares. Je possède moi-même un nombre important d'ouvrages introuvables que je ne saurai proposer sans recevoir 5, 10, 20 et jusqu'à 30 demandes, alors que je ne dispose que d'un seul exemplaire. Ici donc commence l'injustice parce que les liaisons postales — pour les envois du périodique et pour l'acheminement des chèques postaux — faussent jusqu'à la théorie du premier demandeur, qui n'est pas, d'ailleurs, fatalement la plus juste ni la plus utile, mais qui semble toutefois la moins mauvaise. De plus, chacun d'entre nous ne possédant pas un chèque postal, ceux qui en sont démunis obligent, pour le remboursement, à des frais et à une correspondance qui aggrave celle dont je parlerai dans le prochain et dernier article de ce rapport.

« In extremis », alors que je viens d'exposer les difficultés rencontrées, l'obligation de recourir à l'empirisme, je pense avoir trouvé une solution acceptable qui, sans multiplier les exemplaires offerts, lorsqu'ils sont uniques, permet de supprimer certains des inconvénients majeurs. Après mise au point, j'en ferai état lors de la prochaine liste réservée à la bouquinerie.

LE CATALOGUE. — Il serait bon d'en établir un, qui pourrait être conservé, et sur lequel on pourrait se fier en vue de commandes éventuelles. mais différées. L'expérience, je l'ai faite, il y a quelques années. Etabli sur 16 pages, tiré à 5.000 exemplaires, il ne fut guère diffusé parce que rapidement périmé, les prix variant du fait de la hausse des tarifs postaux d'une part et de la dépréciation monétaire ensuite.

Quatre ou huit pages intercalées dans la revue, avec classement par matières et auteurs rendrait service. A la rentrée un essai sera très probablement tenté. Les changements intervenant l'an prochain permettront probablement une mise au point intéressante.

l'animateur de « Contre-courant »

LE COUP D'EPAULE

Marmonnier Paul (Rh.), 90 — Delobbe A. (Rh.), 2 — Durand E. (Oise), 5 — A. Pauleau (Gard), 5 — Rassow Roland (Cor.), 3,20 — Ch. Lenoir (A.-M.), 1,40 — Campo Alfred (Gir.), 10 — Jacquemier Ph. (Nord), 100 — Pastorello D. (B.-du-R.), 5 — Foin H. (May.), 1,30 — Gondrand L. (Isère), 2 — G. Martin (Tahiti), 12 — M. et Mme Martin R. (Fin.), 10 — Louis Chaix (B.-du-R.), 10 — J. Pignero (S.-et-M.), 10 — Benoit-Perrier (Ard.), 20 — Ch. Davy (B.-du-R.), 2,80 — Mme Bancillon (Loire), 10.

Avez-vous envoyé votre liste d'adresses d'abonnés « possibles » ? (Opération Boule-de-Neige)

DEUX OFFRES EXCEPTIONNELLES

QUATRE VOLUMES : *Naissance de la révolution russe,* par Alan Mvorehand (traduit de l'anglais) - *Kroutchev et l'Occident,* par K.S. Karol - *Souvenirs de Russie et du Moyen-Orient,* par P. Giorgetti - *Dostoïevski et son destin,* par O. Kaus (traduit de l'allemand).

Ces quatre volumes, d'une valeur marchande réelle de 40 francs, auxquels s'ajoute en don amical un cinquième volume, franco : 15 francs.

QUATRE VOLUMES : le fameux livre rouge (édition de Pékin) - *Citations de Mao Tsé-toung* - *Enfances chinoises,* par Lin Yu-lang - *Ki Ki Tsan,* par Thyde Monnier - *Bakongo,* par J. Valdy.

Ces quatre volumes, auxquels s'ajoute aussi, en don amical, un cinquième titre à choisir (voir ci-dessous), franco : 12,50 francs.

Chacune de ces offres, ainsi qu'il est dit, est dotée d'un volume gratuit, à choisir parmi les dix titres suivants :

Félix de la Forêt, par Ch.-Aug. Bontemps - *L'Amour dans* 5.000 *ans,* par Kolney - *Au pays des repopulateurs* et *la Syphilis* (ensemble), par Louise Bodin - *Un pauvre Christ,* par M. Mariani - *L'Internationale pacifiste,* par Eugen Relgis - *Totor et moi* (roman philosophique), par H.J. Proumen - *Le socialisme révolutionnaire,* par Charles Albert - *Lettres sur le pacifisme scientifique,* par le proffesseur R. Dubois - *Au service de la paix,* par E. Cresson - *Discours de la dernière chance,* par P. Rassinier.

Voir pages 46 à 48 la suite du catalogue

LE SYNDICALISME ENSEIGNANT. — Une *Histoire de la fédération unitaire* est en gestation. Elle comportera de nombreuses citations et des documents peu connus. Les deux premières parties ont été éditées en brochures aujourd'hui épuisées (*F. Bernard-L. Bouet*). Elles traiteront des origines jusqu'au Cartel des Gauches. Les deux autres parties (*Dommanget-Serret*), inédites, se rapportent au temps écoulé entre 1926 et le congrès de fusion (Noël 1935).

Pierre Broué, assistant à l'Université de Grenoble et historien du mouvement social, en a mis au point la présentation et a rédigé les notices explicatives et les annexes. L'ordre de grandeur du prix de l'ouvrage pourrait être de 30 à 50 francs. Les acquéreurs éventuels de cet ouvrage sont instamment priés de se faire connaître dans les plus brefs délais à : H. VIDALENCHE, instituteur retraité, 69-CHASSELAY, afin que puisse être utilisée l'indication de leur nombre pour les discussions avec les éditeurs.

CONTRE-COURANT

LE PERIODIQUE DE LA QUESTION SOCIALE

Les amis adresseront tout ce qui concerne le journal et le service des livres, *nominalement*, à Louis LOUVET, 24, rue Pierre-Leroux, Paris (7e)
Chèque postal 880-87 Paris. Téléphone SEGur 09-68

Ce qu'il faut dire

IMPRESSIONS SUR UNE GUERRE-ECLAIR. — La guerre, c'est la guerre, et quelle que soit la justification que les belligérants, chacun de son côté, lui donne, elle est exécrable en soi.

Des milliers de victimes, la destruction du travail des hommes sans utilité pour quiconque, des accords **après** les hostilités, que l'on **devait** envisager **avant**, sont des constatations navrantes qui, une fois de plus, se révèlent après le dernier choc israélo-arabe. Ou vont se révéler, car si un accord décisif et durable, à l'heure actuelle, paraît encore difficile, il ne peut pas ne pas intervenir en définitive.

Dès les premières heures du conflit, que chacun sentait venir depuis des années, je jetai quelques idées sur le papier. Je puis les résumer de la sorte : tout le monde — parmi ceux qui s'affrontent — a des torts et de bonnes raisons de les oublier. Et tous ont des revendications justes à faire valoir. Pourquoi alors, en ce cas, ne pas s'être réuni **avant** l'irréparable ? Entre adversaires supposés, faisant fi de lointains profiteurs qui, s'étant assuré des avantages divers, tirent les ficelles à leur bénéfice, en se désolant hypocritement.

Des raisons à cet illogisme il en existe. Elles ont noms : haine réciproque, fanatisme (plus ou moins religieux), harcèlement meurtrier, dont Israël fut la victime depuis une décennie, sentiment de frustration chez les Palestiniens déracinés mais étrangement fatalistes. Entre autres.

De cela les politiciens mondiaux, qui n'ont rien fait pour dénouer les liens d'une situation explosive, aussi connue qu'entretenue avec soin, se lavant les mains du sang versé, en profitent pour agiter le spectre d'une conflagration mondiale. Conflagration qu'ils n'ont aucunement la volonté de déclencher, mais jeu dangereux qui pourrait valoir à notre civilisation un désastre sans précédent.

Qui a commencé ? Le dictateur Nasser avec ses menaces, sa mobilisation arabe générale, son blocus maritime, ou bien Israël déclenchant une offensive, prépa-

rée de longue main, fatalement victorieuse parce que mûrie depuis de longues années passées sous la menace d'une annihilation souhaitée et proclamée par ses voisins immédiats ?

Quelle importance après tout, puisque de toute façon l'affrontement devenait de jour en jour inéluctable.

Est-il possible, aujourd'hui, après ces événements tragiques, de voir triompher la raison chez ces peuples condamnés à vivre côte à côte. Les uns vont-ils dominer leur rancœur, les autres ne point se laisser griser par des succès militaires, indiscutables mais dangereux ? On n'ose répondre affirmativement...

Soyez satisfaits, marchands d'avions, marchands de tanks et vous aussi, pétroliers cosmopolites. Les affaires vont reprendre. Nous pouvons vous accorder toute confiance ; dans l'ombre, vos tractations seront bénéfiques.

Soyez tranquilles aussi : tant que les victimes manifesteront leur volonté de s'entre-massacrer devant les ambassades ou sur nos boulevards, dans les rues du Caire, d'Alger ou de Jérusalem, tant que la douzaine et demie de dirigeants mondiaux continuera à distribuer les cartes de son « poker » infernal sans que réagissent les victimes abusées,

IL Y AURA DES JOURS DORES POUR VOUS !

Louis LOUVET

Si votre exemplaire porte en rouge un avis de fin d'abonnement, renouvelez-le ou priez-nous de cesser les envois si vous n'avez pas satisfaction. A l'avance, merci.

Des tombes sous nos pas...

Les « anciens » disparaissent, de moins âgés aussi. Ces temps-ci on peut en citer de nombreux. René-Louis Lafforgue qui se tue à bord de sa voiture, Henri Perruchot, Helmut Rüdiger, Raymond Duncan, Maurice Imbard, J. Alexandre, Félicien Challaye, Emile Bachelet et moins connus, abonnés de longue date, Charles Papillon, Marie Cruzel, Henri Chapelle, un ami plus récent, Guigual. Aussi Aldino Felicani de Boston qui éditait Controccorente.

Certains nous ont laissé des articles enfouis dans nos cartons en instance de publication, l'un d'eux son testament philosophique.

Sous cette rubrique, nous signalerons leurs mérites, soit sous la plume de nos collaborateurs, soit sous la nôtre propre : ce sera notre façon de leur rendre un ultime hommage. — L.L.

LE DROIT AUX ENCLAVES DE SECURITE

Vieil abonné d'abord de *La Révolution prolétarienne,* du *Libertaire* et de *l'Unique,* ensuite de *Défense de l'Homme,* des *Cahiers du socialisme libertaire* et récemment de *Contre-courant,* je remarque de temps en temps que la propagande bolchévique mord sur nous, que par instant des camarades se laissent influencer par elle.

Dans son numéro d'octobre, *Contre-courant* publie le manifeste d'un groupement neutraliste comportant un appel pour *l'unité du Viêt-nam.* Cela demande examen, explication et précision, car, en réalité, pour une fois, nos camarades vont dans le courant puisque s'est aussi la position des propagandes « communiste » et gaulliste.

Bien entendu, si les Vietnamiens librement consultés avaient décidé de s'unifier, en garantissant les libertés sur le Viêt-nam uni, il n'y aurait même pas de question. *Ce n'est pas le cas* car là, comme à Prague, comme en Hongrie, comme partout, la dictature désire s'emparer de la totalité du territoire et des pouvoirs, *avant toute libre consultation du peuple,* afin de ne pas apparaître minoritaire. **Ce n'est pas le cas,** car c'est un simple vœu pieux d'espérer que, voisin du mastodonte chinois, le Viêt-nam uni pourrait évincer M. Ho-Chi-Minh et les chefs « communistes », restaurer les libertés et rester neutre dans cette partie du monde.

LA CONFERENCE DE GENEVE. — La conférence de Genève date de 1954. Elle a sauvé un certain nombre d'hommes en séparant le Viêt-nam, une partie sous dictature bolchévique, l'autre où peuvent vivre ceux qui ont d'autres idées, une autre conception de la vie. Il est probable que des staliniens du Sud ont, à l'époque, rejoint dans le nord la dictature de leurs rêves.

Ce qui est certain et non contesté c'est que des socialistes, des bouddhistes, des chrétiens, des syndicalistes, des partisans de la liberté, etc., qui habitaient le Nord se sont réfugiés dans le Sud, en-dessous du 17[e] parallèle. Il est évident que le partage de 1954 s'est effectué au jugé, car il était impossible de connaître *le pourcentage* exact des partisans de la dictature et celui des habitants d'autres opinions, mais, en 1954, M. Ho-Chi-Minh n'a pas prétendu avoir droit à une plus grande partie du « territoire national ». *De* 1954 *à* 1960 *il n'en a pas été question non plus.* La première manifestation du gouvernement d'Hanoï s'est produite au Troisième Congrès du « Parti des Travailleurs » et le premier manifeste du « Front National de Libération », visant *la libération du Viêt-nam du Sud,* se sont produits en septembre et décembre 1960.

L'action de M. Ho-Chi-Minh vise *la totalité du Viêt-nam* et à l'occasion du douzième anniversaire des accords de Genève il a pulvérisé les espoirs d'une nouvelle conférence de paix, « et même refusé d'admettre l'éventualité

de revenir à la paix par le moyen de négociations et laissé prévoir que la guerre pourra durer cinq, dix, vingt ans *jusqu'à la réunification nationale* » (*Combat,* 18 juillet 1966).

LE CONFORMISME GEOGRAPHIQUE. — La conférence de Genève de 1954 a reçu à l'époque notre approbation comme un moyen de séparer des antagonistes. En effet, à partir du moment où, à l'intérieur d'une unité géographique quelconque, une partie de la population ne peut plus supporter *les idées* d'une autre partie, les condamne comme une « trahison » punissable de mort ou d'un camp de concentration, il y a rupture entre elles, séparation indiscutable. Lorsque des habitants sont à ce point désapparentés, au nom de quoi une unité territoriale pourrait-elle être imposée par les plus forts ou par les mieux armés ? *Au nom de quoi cette unité géographique obligatoire serait-elle justifiée à nos yeux ?* Tous les conformismes et tous les nationalismes sont absurdes, mais le conformisme géographique me paraît le maximum de l'absurdité, en considérant comme sacro-saintes les lignes arbitraires qui sillonnent les cartes (en perpétuel mouvement au cours de l'histoire selon les violences ou les caprices de ceux qui les ont imposées), conformistes poussant des cris de putois à la seule pensée que, *dans l'intérêt des hommes,* les lignes pointillées de la géographie pourraient être modifiées.

Nous sommes certainement d'accord pour dire des cartes de « géo » ce que Portalis disait des lois : la géographie est faite pour les hommes et non les hommes pour la géographie... En Afrique, en Australie, un peu partout, l'on a créé des « parcs » pour protéger des espèces animales, des « réserves » à l'intérieur desquelles elles se trouvent en sécurité, à l'abri des exterminateurs. *Ce que l'on admet pour des espèces animales,* nous pouvons l'exiger en faveur des hommes voulant se protéger contre les violences et reconnaître la nécessité des enclaves de liberté, *le droit aux enclaves de sécurité.*

NECESSITE DES « FORMOSES ». — *En Chine,* on annonce la dissolution par les gouvernants de la Fédération des Syndicats (*Combat,* 3 janvier 1966). Déjà les témoignages de quatre militants syndicalistes, les camarades Chu, Madame Ma, Riang et Wung, délégués de la Fédération Chinoise du Travail à la Commission de l'Univers Concentrationnaire à Bruxelles, avaient décrit les tortures, les exécutions, les camps de travail forcé « où des militants sont attelés à des charrues à la place des bœufs », *ce pourquoi ils ne peuvent vivre en Chine qu'à Formose* (journal *Force Ouvrière,* 17 mai 1956, page 2). Le nom propre peut devenir un substantif. Il ne s'agit plus seulement de l'île de Formose, mais de toutes les régions d'asile où se sont barricadés, ici et là, des hommes menacés dans leur existence.

Chaque fois que des hommes libres ont été menacés, ils ont essayé de conserver un coin de terre pour y vivre sans redouter le pire. En Ukraine, après 1917, l'action de *Makhno et ses compagnons* avait bien pour but de

préserver *une partie* de l'ancien empire des tsars de la dictature policière du bolchévisme, de créer une enclave de sécurité. En 1937, *en Espagne,* devant la marche victorieuse des spadassins de Franco, quel est le militant qui n'a pas souhaité une intervention assez puissante pour séparer les Espagnols, les uns d'un côté, les autres de l'autre ? Les brigades internationales n'ont-elles pas essayé de maintenir une enclave en Catalogne ou dans les Asturies, une « formose » où les démocrates et libertaires auraient pu continuer à vivre sans quitter leur pays ?

Dans tous les cas où le préjugé géographique s'est imposé par la force, des hommes ont été anéantis en masse ou réduits à une existence de pourceaux, ou bien obligés de s'expatrier. Au contraire, dans tous les cas où la géographie a été bousculée, où la séparation a été obtenue, nous avons poussé un soupir de soulagement quand les hommes en folie ont été séparés, mis à l'abri des violences des uns sur les autres.

LES ENCLAVES SONT ENCORE NECESSAIRES. — Ces lignes protectrices doivent-elles être maintenues ? Y a-t-il quelque chose de changé ? Nous ne le pensons pas d'après les déclarations et le comportement des dictateurs : Khroutchev avait déjà répondu à Marceau Pivert, qui lui demandait s'il allait autoriser d'autres groupements ouvriers en Russie : « Pourquoi voulez-vous que je me mette une puce dans ma chemise ? » Depuis Brejnev et Kossyguine ont limogé Boulganine et Khroutchev. Si un bureau peut ainsi sans discussion dans le parti unique, sans discussion dans le pays, sans vote des « citoyens », ni vote dans le parti, sans jugement d'un tribunal quelconque, éliminer si facilement et placer en résidence surveillée « *les deux plus hauts personnages de l'Etat* », on devine comment des ouvriers et des paysans peuvent être traités s'ils tentent de créer un noyau syndical indépendant, d'organiser une action en vue d'améliorer leurs conditions de travail ou de manifester une opposition quelconque... De son côté, Mao Tse-toung avait écrit que si les effectifs du parti atteignaient 1 p. 100, « *les* 99 *p.* 100 *restants seront des sans-parti* » (Œuvres choisies, tome IV, Editions sociales ; *Combat,* 12

PETITE POSTE

G. Schaafs et *R. Cuadrat* avez reçu lettre personnelle concernant anomalie pour votre abonnement. Sans réponse, nous prions les amis connaissant l'un ou l'autre de ces camarades de les aviser de la présente note.

Pour entrer en relations (Fr. ou étr.), vous cultiver à tous points de vue, développer votre personnalité, enrichir votre vie, écrivez au *Cercle Amical de Culture Humaine,* B.P. 210, Montpellier (34), animé par des camarades pacifistes et tolstoïens.

mars 1959). Maintenant on en est à faire des coupes sombres à l'intérieur du P.C.

Franco, en Espagne, déclare qu'il n'y a plus que des prisonniers de droit commun, ce qui implique, après les récentes arrestations, qu'il considère toujours que la simple manifestation d'une opposition est un crime de droit commun. En Yougoslavie, on vient de procéder à six nouvelles arrestations de citoyens voulant simplement tirer et diffuser un bulletin d'opposition intitulé *Put* (la Route), ce qui constitue une infraction aux articles 117 et 118 du Code Pénal réprimant la propagande hostile au gouvernement et prévoyant une peine de *cinq à douze ans de prison* (voir dépêche *Nice-Matin,* 23 novembre 1966).

Ainsi une seule alternative : ou être du parti de la dictature ou être muet, sans parti. Pas d'autre opinion que celle des gouvernants pour qui l'expression orale ou écrite d'une divergence est une « trahison », un « complot » justiciable, *selon les nécessités du moment,* soit de la prison, soit de la peine de mort, soit de la mort lente des camps.

A part la balle dans la nuque dans le troisième sous-sol du Guépéou, rien n'a été modifié, depuis la mort de Staline, dans le système bolchéviste : toujours pas de liberté politique, d'association, de presse, de réunion, toujours pas de liberté syndicale, de droit de grève, toujours la « discipline du travail », c'est « *la dignité instinctive des fourmis* », comme dit le reporter qui revient de Pologne (*France-Soir,* 1er décembre 1966). Cette constatation nous maintient dans notre devoir de solidarité internationale envers les inquiets et les souffrants.

UNE QUESTION DE SOLIDARITE. — Le propre d'une organisation internationale est d'être sans exclusive et il y a longtemps que la « République Populaire de Chine » devrait être membre de l'O.N.U. tout en tenant compte que la « République de Formose », de *douze millions* d'habitants et la « *République du Sud Viêt-nam,* de *vingt millions*, sont aussi des groupements représentatifs puisque l'O.N.U. a déjà admis des « nations » infiniment plus petites comme la Mauritanie ou le Ruanda, de cinq cent mille habitants seulement.

A l'assemblée des Nations unies, le 29 novembre 1966, le représentant de M. de Gaulle a rejeté une proposition de l'Italie et du Chili qui tendait à l'admission des « deux Chines ». Le gaulliste a demandé au contraire que le gouvernement de Pékin soit seul admis à l'O.N.U., *ce qui donnerait* ipso facto *souveraineté aux gouvernants de Pékin sur Formose,* leur donnant ainsi carte blanche pour passer les millions de Formosans à la casserole.. Que le politicien De Gaulle, pour gagner quelques voix d'électeurs staliniens, fasse bon marché des « vagues individualités » qui seraient ainsi sacrifiées, cela ne saurait troubler son égotisme olympien, mais pour nous, qui avons des camarades dans ces enclaves, c'est une question de solidarité.

Si quelqu'un d'entre nous était contraint de vivre dans ces régions limites, il ne se sentirait en *relative*

sécurité que dans les enclaves de Corée du Sud, de Formose, du Sud Viêt-nam, de Berlin-Ouest et peut-être aurait-il couru un gros risque pour franchir « le mur » de séparation. *En souhaitant la paix* de toute notre raison, nous souhaitons aussi que les inévitables négociations entre le Nord Viêt-nam (épaulé par la Chine) et le Sud Viêt-nam (épaulé par les Américains) *laissent subsister les enclaves de sécurité en question,* au moins partiellement.

Il y a quelques années, il existait derrière Luna-Park, à Paris, un « ratodrome » où l'on assistait au massacre des rats par des chiens. Autour de l'enceinte grillagée où les rats étaient enfermés, les chiens tournaient en aboyant, écumant de rage ou jappant plaintivement d'impatience, jusqu'au moment où on levait la trappe pour le carnage.

Dans Formose, au Sud Viêt-nam, en Corée du Sud, des hommes respirent à l'abri de l'intolérance et des fanatismes criminels. Personne ne doit prendre la responsabilité abominable de lever la trappe.

R. BARANTON

N.D.L.R. — *Cet article a été adressé simultanément à* la Révolution prolétarienne, *qui l'a inséré avant que notre parution le permette. Nous avons reculé l'insertion tout en nous promettant de faire connaître l'opinion de l'ami Baranton à nos lecteurs puisque notre revue était mise en cause. Devons-nous insister sur l'objectivité que nous nous efforçons de montrer ici. En dehors des propagandes bolchévistes, antibolchévistes ou autres ? — L.L.*

ATOMOLOGIE DE L'IDÉE D'INDIVISION

« Derrière tes sentiments et tes pensées, mon frère, se tient un Maître plus puissant, un Sage inconnu, il s'appelle SOI ; Il habite ton Corps, il est ton Corps. » « Ainsi parlait Zarathoustra »... mais il parlait de son Corps, comme Socrate parlait de son Démon, tandis que nous avons à en parler comme de la substance même de notre action de présence vivante.

Pour comprendre l'universalité de présence du Corps humain, nous avons d'abord à le disjoindre de nos jugements de relations (catégoriques et hypothétiques), qui nous font penser qu'il y a une Substance cosmique ou divine par quoi s'expliquent toutes choses, matérielles ou spirituelles, comme par exemple l'âme ; ou qu'il y a une cause déterminante de tout déterminisme, autrement dit une Cause des causes ou Inconditionnée, qui n'est pas loin de l'idée de Dieu. Car en disjoignant nos jugements de l'idée d'une substance absolue ou d'une Raison immanente, une troisième idée peut nous faire apparaître notre Corps dans toute son autonomie spirituelle, l'idée de TRANSSUBSTANTIATION.

Je dis toute de suite que l'Eglise a déjà pris à son compte une idée qui a le même nom. Mais l'Eucharistie ne se compromet pas avec la succession des générations ; Elle est acte de foi, engagement de l'Esprit dans le Corps social de Jésus-Christ, avec pour corollaire : les mystères du péché, de la grâce, du renoncement et, en fin de compte, une aliénation de notre Corps (dépouille périssable) dont elle nie l'action de présence d'Univers, ce qui est le contraire de ce que nous allons démontrer. (*Démonstration qui ne prétend qu'à une idée, autrement dit, à une ligne dessinée faisant abstration de la complexité des choses biologiques et quantiques et que voici sommairement.*)

Les Corps biologiques, dont les Corps humains, comportent des multitudes échangistes à des échelles de vie qui sont organiques, plastidiaires, moléculaires, atomiques, électriques, universellement cosmiques, en même temps que singulièrement corpusculaires...

Chaque Corps, dont le nôtre, déjà composé d'organes, a ceux-ci composés d'une multitude de plastides, dont chacun est lui-même composé d'éléments minéraux, etc., c'est-à-dire qu'il y a multitudes d'électrons dans l'atome, multitude d'atomes dans le plastide, comme il y a multitude de plastides dans chacun de nos organes corporels qui forment eux-mêmes une colonie dans notre Corps.

A toutes les échelles des manifestations de la vie, il y a des individualisations qui sont, chacune, l'unité TRANSCENDENTALISEE des foules corpusculaires qui se sont TRANSSUBSTANTIEES dans leur action de présence autonome ; autrement dit, la substance même des choses a obéi à une TRANSCENDENTALITE jusqu'à notre présence corporelle où tous les échelons : électriques, nucléaires, atomiques, plastidiaires, organiques, ont été intégrés dans notre présence substantielle d'Univers.

Avec l'idée de TRANSSUBSTANTIATION, nous n'avons plus à nous définir par rapport à une nature naturante et une nature naturée. Notre Corps est devenu la source même du détail des changements de notre présence d'Univers, Il est pour nous la substance même des choses, *notre donnée d'Univers...* en même temps que notre intimité de Moi nous apparaît comme une polarité subjective à tout ce qui est objectif, comme le fait indiscutable qu'il y a une intériorité pour chaque présence vivante, ce que même nous admettons implicitement pour le corpuscule infinitésimal quand il est question d'onde stationnaire. L'action de présence des quanta d'action s'est TRANSCENDANTALISEE dans l'action de présence du Corps humain.

Moi c'est Moi dans n'importe quel Corps, donc entre nous, il ne peut être question de croyance en l'Un ou en l'Autre. Nous n'avons pas plus à croire au Moi, qu'à croire en Dieu.

Simplement, derrière le Moi que nous nous opposons, il y a un Corps qui déjà a pu se DISJOINDRE de n'importe quelle *dépendance* matérielle ou spirituelle, et,

au faîte de sa TRANSCENDANTALITE, exprimer des jugements démonstratifs de la propre IMMANENCE, se ilbérant ainsi de ceux de modalité antinomique sur l'essence et l'existence des choses en s'admettant tout simplement dans une GRAVITATION socialement universelle de tous les Corps humains et une *concurrence* de présence épousant l'évolution vivante de chaque individu.

L'être IMMANENT c'est le Corps humain. De par son système glandulaire, nerveux et cérébro-spinal, le Corps humain agit par lui-même. (Ce qui est la définition du mot Immanence.)

C'est du point de vue d'un Moi qui n'est que le reflet des uns et des autres que nous essayons d'enserrer le Tout dans l'Unité et le Particulier dans la Pluralité, liant notre confiance en nous-mêmes à une situation de Propriétaire dans nos jugements totalitaires ou à Une Communauté dans nos jugements particuliers. Mais notre présence biologique cérébro-spinale ne peut avoir que des *jugements singuliers* non antinomiques, parce qu'ils sont la manifestation vitale de n'importe quel Corps à qui notre Entendement reste fidèle avec l'idée d'INDIVISION. Indivision des richesses naturelles comme la lumière, l'air, les forêts, les êtres vivants, les minéraux... et des richesses sociales comme l'Art et les arts, y compris les MACHINES dont le machinisme est en train de nous modifier en tant que MOI.

Avec cette façon de voir que j'appelle ATOMOLOGIE, le Corps humain est l'atome substantiel du Social. Le Moi n'y est que le reflet de nos croyances réciproques que nous nous opposons affirmativement ou négativement, sans entente durable. Ce qui dure, dans les générations actualisées d'Univers, c'est le Corps humain, inhérent à tout ce qui vit et à une Humanité que nos *jugement universels* catégorisent avec le mot ASSIMILATION sur le plan biologique et le mot COOPERATION sur le plan social, qu'il faut comprendre Co-Opération même antagoniste, des Co-Existences corporelles, mises en demeure de s'assimiler un même Entendement réciproque (par la force des choses).

Mais cela ne suffit pas pour nous sentir à l'aise et en sécurité dans nos relations économiques et psychologiques. Nos concepts autonomistes de libre-échangisme et de dirigisme, de Doit et d'Avoir, comme d'autorité et de soumission, ne nous y engagent pas. Il nous faut croire à l'Etat et aux Catégories sociales antagonistes, justement parce que nous sommes contre, et que nous pensons que l'Autre ce n'est pas la même chose que Moi. Nos propres jugements nous y conditionnent *dépendants*. Mais notre présence vivante est celle de notre Corps dont les *jugements disjonctifs* de ses propres manipulations ont inventé la MACHINE, fait social qui n'a pas dit son dernier mot, puisqu'il est en train de nous apparaître comme une disjonction du cerveau même de l'homme.

Avec la MACHINE, nous naissons dans une intelligence des choses que les Corps humains ont accumulée

au-dessus de nous. Désormais, l'Homme prend naissance dans une Intelligence qui ne peut plus être un don de Dieu, puisqu'elle n'est plus une faculté de son autonomie. Nous n'avons plus à sortir notre révolver pour nous défendre, le cas échéant, d'une Intelligence autonome. L'Eglise (pas toute seule) peut faire son examen de conscience, car elle est aujourd'hui devant le fait social d'une Intelligence machinale qui nous commande et qu'elle ne peut excommunier...

Réjouissons-nous ! Notre contact avec la Machine n'est plus notre suffisance dans le jeu de l'Autorité et de la Soumission. Si nous devons nous mettre en garde de la Machine pour ne pas nous faire écraser, son honnêteté, son évidente démonstration du vrai et des forces cosmiques qu'elle actualise nous incitent à la pénétrer par un exercice physique et cérébral de notre Corps jusqu'au faîte de notre actuelle TRANSCENDANTALITE d'Univers, comme son fait social nous incite à méditer et à créer

une ECONOMIE DISTRIBUTIVE MACHINEE

que les Autonomes de l'Esprit ayant une faculté d'Entendement ne comprendront pas très bien, mais dont tout bon Entendeur sera un CORPS VIVANT

CONTENANT : de par le point d'évolution de ses systêmes glandulaires et cérébro-nerveux.

INHERENT : de par sa présence d'Univers, et conséquemment

DEPENDANT : et CONCURRENT de ses semblables dans la *gravitation universelle* (sur le plan social) des Corps humains s'illuminant dans l'*Entendement indivis* qui tout simplement s'appellera *Raison.*

G. LARDIER

CONGRES MONDIAL DE NOUVELLE POESIE. — Un premier congrès mondial de nouvelle poésie se tiendra à Liège (Belgique de langue française) en août 1967. Il est organisé par le « Congrès mondial de nouvelle poésie » et fait appel à tous les jeunes poètes du monde, sans distinction de race, de religion ou d'idées. Un centre permanent de renseignements, de recrutement et d'inscriptions fonctionne, dès à présent, à l'adresse suivante : Francis Tessa, B.P. 1, Ampsin (Belgique). Un prix de poésie « Asphalte 67 » sera ouvert à tous les poètes d'expression française avec pour condition que les textes soumis au jury constituent, quelle que soit leur forme, une contribution à la nouvelle poésie et puissent former un recueil.

Droit de participation : 100 FB ou 10 FF ou équivalent à verser au C.C.P. 7873.76 d'Anne Richard, 135, avenue des Nerviens, Bruxelles-4 (Belgique).

Date limite : 31 juillet 1967.

Opinions et dialogues

QUE VAUT L'HOMME ?

Misan. — *Croyez-vous que les livres sur la psychologie enfantine soient réellement objectifs ?*

Philo. — *Dans la mesure où on peut tenir compte des circonstances dans lesquelles les observations et les expériences d'éducation des enfants ont été effectuées, et si on apprécie les moyens employés à cette fin, on peut dire que les expérimentateurs ont essayé d'être objectifs, mais...*

Misan. — *Pour vous ces essais sont un échec et n'éclairent aucunement le problème que se posent les vaticinateurs sociaux qui est celui-ci : les hommes (ou tout au moins un certain nombre d'entre eux) sont-ils insociables parce qu'ils sont mal éduqués — et victimes par conséquent d'un milieu mal organisé — ou bien le sont-ils par nature et par hérédité, quel que soit le milieu ? Dans le premier cas on peut envisager une évolution rationnelle des groupements humains vers des formes sociales exemptes de méfaits. Dans le second il faut admettre que les citoyens paisibles et pacifiques devront toujours se défendre contre les partisans de l'agressivité, sous toutes ses formes, allant de l'exploitation jusqu'à l'assassinat du prochain.*

Philo. — *Je reconnais que le problème est bien posé. Or comment le résoudre puisque certains groupes sociaux, soi-disant normaux, font de la violence et de la lutte une vertu virile, tout en couvrant de mépris les non-violents ? Ils sont, bien sûr, irresponsables et victimes de leur éducation ; ils ne sont que des jouets façonnés par d'autres violents également irresponsables. Tout cela est très explicable, mais ne nous permet aucunement de trouver une solution. Et d'autre part il faut reconnaître que l'homme n'a pu s'imposer dans la lutte pour la vie, dans la concurrence vitale, que par son plus grand pouvoir destructeur défensif et offensif surpassant celui des autres espèces animales. Moyens destructifs justifiés, bien entendu, mais qui ont tout de même fortement déterminé sa psychologie.*

Misan. — *Cela ne nous avance pas beaucoup dans notre recherche. Il faudrait pouvoir réaliser une expérience éducative sur une grande échelle comprenant plusieurs milliers d'enfants de toutes races et des deux sexes, élevés dès la naissance en dehors des civilisations actuelles, hors de l'influence des parents, et d'une manière strictement objective et rationnelle, par des éducateurs patients et affectueux. L'expérience devrait se poursuivre et se réaliser dans un milieu fermé jusqu'à ce que les sujets aient atteint une certaine maturité intellectuelle. Ce petit monde devrait être un microcosme du monde extérieur comprenant la plupart des activités utiles à*

l'humanité et tenant compte des difficultés qu'elle rencontre, exempt de violence et d'exploitation réciproques qui fleurissent dans notre présente civilisation. L'observation du comportement de ces jeunes êtres nous renseignerait ainsi sur la double détermination des individus. Premièrement, sur la psychologie réelle des jeunes humains avant toute déformation due à l'éducation actuelle et aux néfastes influences sociales. Deuxièmement, sur l'importance déterminante de l'éducation et de l'action du milieu. Nous saurions ainsi, par cette expérience, si dès le jeune âge se révèlent des êtres pervers ou asociaux et si une certaine éducation rationnelle, certaine thérapeutique mentale, peuvent les rendre meilleurs et utilisables socialement.

Philo. — *L'essai serait extrêmement intéressant et nous renseignerait sur les possibilités futures d'une certaine harmonie sociale au sein de notre espèce, exempte de violence et de coercition. Pourtant, s'il démontre l'irréductible insociabilité de certains êtres, absolument réfractaires aux sentiments fraternels et au respect de leurs semblables, que pourrait-on faire de ces malheureux irresponsables ?*

Misan. — *La question vaut la peine d'être posée, car il y a chez les animateurs et émancipateurs sociaux un optimisme et une naïveté, indispensables bien sûr pour aller de l'avant, mais responsables en maintes circonstances de mécomptes meurtriers pour vouloir forcer l'évolution sans se soucier de la psychologie de leurs contemporains. Cela n'empêche pas que votre objection reste sérieuse et qu'il m'est impossible de décider présentement du sort définitif de ces déchets sociaux, d'autant plus que leur surveillance entraînerait certaines nécessités répugnantes. Non, réellement, je ne conçois aucune solution satisfaisante. Peut-être l'euthanasie !...*

IXIGREC

Les BLOUSES

A partir du numéro de janvier (145), « Contre-courant » publie le roman de Jules Vallès « Les Blouses », récit anecdotique d'une jacquerie villageoise un an avant la Révolution de 1848. Le fascicule de 16 pages, paraissant dans chaque numéro et comportant une partie de ce roman sera remplacé, dans les exemplaires envoyés à titre d'essai d'abonnement, par un texte paru antérieurement. Toutefois, un envoi des fascicules édités **sera assuré aux nouveaux abonnés de 1967**, afin qu'ils soient en possession de l'œuvre — illustrée — complète lorsqu'en sera terminée la publication.

(La suite des BLOUSES dans le n° 151)

De Régis DEBRAY à Hugo BLANCO

Comment aborder ce sujet des guérillas antigouvernementales en Amérique du Sud sans être dénoncé comme antiaméricain systématique ? Peut-on passer sous silence, sans se détourner de la vérité, la conférence récente à laquelle M. Johnson a participé et où il a assuré de son aide les gouvernements sud-américains plus ou moins d'obédience yankee ? Doit-on dissimuler la création et l'envoi sur les lieux des conflits actuels, des « bérets verts », troupes entraînées aux U.S.A. et chargées d'intervenir contre les guérilleros, en quelque lieu où ils opèrent, cela sous prétexte d'anticastrisme ?

L'objectivité oblige au respect du récit des faits en les dégageant des altérations inhérentes aux propagandes politiques. Ce qui n'est pas toujours facile.

Le cas de Régis Debray a été ces temps-ci largement débattu dans les journaux avant que le conflit moyen-oriental ne le rélègue à un plan inférieur. Attaches familiales obligent. Ce qui ne veut pas dire que ses jours étant en danger, nous dussions, sectairement, nous désintéresser de son tragique destin. Il nous faudra probablement y revenir, son procès étant instruit à l'heure où j'écris à Camiri dans la zone bolivienne des guérillas.

L'affaire Hugo Blanco Galdos semble différente, quoiqu'il s'agisse, là aussi, d'insurrection contre un gouvernement établi, celui du Pérou. Ce pays de 1 249 000 kilomètres carrés est peuplé d'une dizaine de millions d'habitants, dont plus de la moitié sont analphabètes, qui, pour la grande majorité se livrent à l'agriculture. Or, par le plus grand des hasards, 3 p. 100 des propriétaires terriens, que l'on appelle là-bas les « gamonales », possèdent dans la « sierra » 83 p. 100 de la surface cultivable. Dans ces conditions, l'état de servitude des agriculteurs est inimaginable. Ces quelques extraits d'un bilan établi par un dirigeant de l'E.L.N., Hector Béjar, est édifiant :

« *Au cours des premiers mois de* 1965, *un mouvement de guérilla éclata au Pérou. Il était organisé par le MIR (Mouvement de la Gauche Révolutionnaire) et l'ELN (Armée de Libération Nationale). Des actions eurent lieu pendant toute l'année. Il y avait trois fronts principaux, dont l'un était tenu par l'ELN. L'armée péruvienne, appuyée par les deux grands partis politiques de l'oligarchie, entreprit une ample opération punitive. Des lois furent rapidement votées, elles prévoyaient la peine de mort contre les guérilleros et ceux qui collaboraient avec eux. Elles assuraient un appui légal et total aux troupes.* 20.000 *soldats partirent donc à la chasse aux guérilleros.*

» *Leur petit contingent résista durant dix mois tragiques. Les tristes nouvelles se succédaient rapidement : assassinat de Luis de la Puente, à Aymabamba ; assassinat de Maximo Velando à Puerto Bermudez ; dispa-*

rition de Guillermo Lobaton. Un sanglant épisode prenait fin, et les bourgeois latifondistes, ainsi que les grands capitalistes, soulagés, pouvaient respirer à nouveau. »

Essayons d'y voir clair.

« *Le mouvement paysan commença à se développer dès* 1956, *à la fin de la dictature militaire du général Manuel A. Odria. La syndicalisation s'étend, presque spontanée. Il y a des occupations de terres, des protestations contre les abus des « gamonales », principalement dans les zones le plus en rapport avec les centres urbains, soit par les nouvelles ou anciennes voies de communication, soit au moyen du commerce qui se développait.*

Les latifondistes (propriétaires terriens) répondent par la violence, appellent l'armée à leur aide, et les champs rougissent du sang d'innombrables massacres.

» *Quelques étudiants et ouvriers cherchent à entrer en contact avec la paysannerie à travers l'activité syndicale. Ils organisent et soutiennent des revendications ayant trait à la légalité et à la justice dans les relations de travail avec l'employeur. Mais les latifondistes ne cèdent que face à la force. Or, l'activité syndicale se révèle trop limitée, trop étroite pour qu'à travers elle il soit possible d'atteindre les objectifs recherchés. L'heure arrive donc pour les premières actions armées. Celles-ci, étant isolées, n'ayant pas mûri, sont écrasées impitoyablement. Nous perdons Vallejo, Mayta, Héraud.*

» *L'année* 1964 *est apparemment une année calme. Ce sont les premiers mois du gouvernement de Fernando Belaunde, dont le programme tendant à la création d'une « bourgeoisie nationale » réveille quelques illusions.* 1964 *est aussi une année d'expectative, d'effervescence et de préparation. La paysannerie attend avec impatience que se réalisent les promesses de réforme agraire que Belaunde ne manqua de préconiser pendant sa campagne électorale. Néanmoins, les occupations de terres se poursuivent, les paysans espèrent que la plupart de ces récupérations seraient appuyées ou du moins tolérées par le nouveau gouvernement qui se disait « rénovateur ». Mais la réforme se fait attendre, et l'armée recommence ses traditionnelles incursions punitives.* »

Le décor ainsi posé, abordons le récit des faits qui nous amènera tout droit à Hugo Blanco. Las d'être exploités honteusement, de travailler quasi gratuitement, d'être à la merci, littéralement, des « gamonales », les paysans de la « Convención » s'organisent autour de cet homme énergique qui va assurer leur défense.

Lors d'un meeting des habitants de la région de Cuzco, interdit par le préfet, des incidents éclatent. L'armée intervient laissant un mort sur le terrain, Huaman Ella. Précédemment, à la fin octobre 1962, des faits odieux ont eu lieu. Des gardes civils, accompagnés d'un gamonale nomme Angel Paullo, pénètrent au domicile d'un secrétaire de syndicat agricole : Bolaños avec l'intention

de lui faire un mauvais parti. Celui-ci résiste, puis parvient à se soustraire aux attaquants.

Ces derniers envahissent son domicile, violent sa femme et ses deux filles, torturent son jeune fils, abattent enfin son filleul, le jeune Santos Huaman, qu'ils avaient essayé d'employer pour tendre un guet-apens au fugitif.

Le 9 novembre, Bolaños arrive à Sallucayoo, près de Chaupimayo, où il fait état des violences dont sa famille et lui ont été les victimes. Après une assemblée générale groupant un millier de paysans indignés, une commission d'investigation est désignée qui doit, sous la conduite de Hugo Blanco, poursuivre une enquête sur ces faits révoltants. Pour ne pas être découverts par les gens du gamonal incriminé, les enquêteurs marchent de nuit. Mais il est difficile à une trentaine d'hommes de passer inaperçus et les voilà découverts au poste de Pucyura. Pour ne pas être attaqués traîtreusement, ils décident d'aborder le poste de jour et de désarmer ceux qui l'occupent.

Là vont se produire des incidents sanglants, qui pèseront lourd sur la suite de l'affaire que je vais détailler.

Docteur HELLAS

PROCHAIN ARTICLE : « Quand la guardia civil traquait Hugo Blanco. »



La littérature suédoise

ELLEN KAY

L'EVOLUTION économique précipitant, depuis quelques années, les forces productrices, provoqua, non seulement un accroissement général du bien-être, un développement harmonieux des sciences et des arts, mais de même une modification de la structure sociale de la Suède. Echappant à la contrainte des puissances inconscientes, l'homme put enfin manifester sa volonté dans tous les domaines de l'activité sociale. Et les écrivains de la fin du XIXe siècle surent exalter tous la joie de

vivre et la beauté de la nature, contrairement à ceux des pays environnants perdus dans une désespérante et sombre solitude.

Strindberg, qui hait toutes les lois et institutions sociales, devient de piétiste, libre-penseur, matérialiste, socialiste et anarchiste, se réveille nietzschéen et finalement mystique du moyen-âge. Anarchiste, la liberté pour lui l'emporte sur toutes les contraintes d'où qu'elles viennent. Ses vraies passions, la haine et la vengeance.

Victoria Benedictsson, dont l'œuvre porte sur des paysages et des mœurs des pays nordiques, Tor Hedberg par ses nouvelles et pièces de théâtre fait la transition entre le naturalisme et l'esthétique rénovée. Alors que chez Ola Hausson, le naturalisme est une profonde analyse des états d'âme, des sensations et conflits psychologiques.

Certains adversaires irréductibles du naturalisme veulent vivre intensément et jouir des merveilles tissées par l'imagination. Avec son œuvre *Années de pèlerinage et de vagabondage,* Heidenstam provoqua un grand mouvement poétique vers 1888. La joie de la couleur et le goût de la vie éclatent de ces poèmes, d'une inspiration spontanée. Ailleurs il parle de cette période occupée d'enquêtes naturalistes, de discussions contradictoires, de morale et de liberté. Il aimait décrire le charme de la vie, la mélancolique harmonie des saison. Il haïssait ce bavardage sur l'infatigable des « problèmes humains », concernant l'amélioration de la vie humaine. Le romantisme de Heidenstam ne désarma jamais ses ennemis. Parce que Heidenstam est l'écrivain libre et l'homme libre ne peut être que l'homme seul. Cette solitude est encore plus fort chez Hans Aliénus.

Naturaliste prestigieux, Levertin publie son roman *Les Ennemis,* dont la minutie psychologique rappelle Paul Bourget. Son style a la finesse poétique alliée à une langue au rythme de la maladie. Comme Rydberg, Levertin, par la variété de sa culture, est un vrai humaniste. Si Heidenstam et Levertin n'ont que des rêves esthétiques, Fröding cherche en artiste lyrique à réaliser la synthèse de la vie radieuse, pacifique et fraternelle. La brise d'anxiété et d'émotion qui souffle sur son œuvre rappellent Byron, Shelley et Swinburne. Ses *Images du Vernland* révèlent sa nature ardente et riche. Il est la santé équilibrée dont Ellen Key a dit qu'il a connu l'art difficile de transformer en baume pour autrui le poison qu'il avait absorbé. Fröding est un des poètes les plus populaires et, de par ses informations littéraires et ses analyses, l'un des plus remarquables critiques.

Pour Karlfeldt, la liberté n'est pas un état mais un pouvoir. Il sait choisir sa voie. Les sujets de son œuvre sont : la vie du paysan, la vie primitive saine et naïve des fermes. C'est un véritable poète à l'imagination complexe. Avec Fröding et Lagerlöf, il fit du Vernland un centre littéraire.

Ce qui sépare Selma Lagerlöf de Strindberg ce sont ses récits légendaires, ses croyances populaires, ses fictions

et sa psychologie superficielle. Strindberg c'est l'imagination infernale. Son héros, comme Gösta Berling, est un romantique individualiste. Contrairement à Lagerlöf, Halstrom est opposé à la joie et à la confiance. Söderberg s'en distingue par l'ironie et le scepticisme. Humaniste idéaliste, il provoqua par ses audacieuses vues morales dans son œuvre *Egarement* un *tolle* général. C'est un écrivain d'avant-garde. Parmi les romanciers suédois en Finlande, vers la fin du XIXe siècle, il faut citer Mikael Lybeck et le poète Grinpenberg qui chante dans ses vers, l'amour, la mort et la beauté. Il rêve à Heine. Enfin Zilliacus qui a su donner une grandiose interprétation à la tragédie grecque. Nombre de ces écrivains ont rompu avec tout ce qu'il y avait de pessimiste dans le passé.

A la pléiade d'écrivains du XIXe siècle possédant une haute culture classique, capables de discuter tous les problèmes concernant la politique, le milieu social ou la morale, chez lesquels l'élément régionaliste joue un rôle prédominant, portés soit vers le culte de la nature, soit pour décrire les mœurs simples des paysans vers le réalisme dans lequel Jack London excellait, il faut ajouter l'œuvre importante d'*Ellen Key*. Essayiste et critique remarquable, son influence sur la vie intellectuelle fut retentissante. Véritable prophétesse, elle a stimulé toutes les volontés et la foi dans l'union de l'homme avec la nature et la fraternité humaine. Elle conseille des œuvres bien faites. Nul problème n'exclut, dit-elle, une beauté profonde. Sa parole sait épuiser un sujet, la complexité des choses et trouver la force de s'imposer. Ellen Key sait toujours, par ses sentences, remuer les puissances et les sources vives de la création artistique. Elle agit sur tous les milieux littéraires et sur tous les courants féministes du début du XXe siècle.

Son tempérament ardent, son besoin de chanter l'amour, la mort et la beauté, font d'elle une des meilleures interprètes de la vie sociale. Et déjà son œuvre d'essayiste et de critique, recueillie en diverses éditions, s'avère fort abondante. Son œuvre est fort concentré et fort riche. Ses œuvres sont à l'échelle d'une grande sagesse et d'un intérêt inépuisable.

Ellen Key est née en 1849. Elle avait la vocation de l'étude. Très jeune elle gagna rapidement une vaste connaissance des classiques et modernes. Si ses premières œuvres sont d'une beauté toute simple, ses poèmes expriment une étonnante subtilité. Parfois, une poignante évocation éclaire quelque magnifique recueil. Ce sont des poèmes fort bien ciselés, des poèmes de rythme et de sensibilité aux curieuses nuances poétiques. Dans ses essais, l'auteur cherche sa voie.

Ellen Key est un écrivain de grand talent et d'une remarquable intelligence qui a su dans ses livres le *Siècle de l'enfant* et *L'amour et le mariage* dire avec art et profondeur des choses non encore dites jusqu'à elle. Des vues personnelles et originales. Elle a traité ces questions qui concernant l'enfant, l'amour, le mariage au

point de vue des sentiments de la femme, avec un courage et une franchise audacieuses à juger l'état d'ignorance qui régnait dans tous les milieux à propos de ces problèmes. Et pourtant elle ne s'est jamais départie de ce qui constitue le tact et le charme des sentiments de la femme. Il fallait toutes les ressources, toutes les finesses de la femme, tout ce qu'une tête intelligente peut embrasser des faits, des constatations et des informations pour envisager et juger les conflits de la communauté sociale en général, de l'homme, de la femme, de l'amour, bref tous les problèmes que ces questions peuvent évoquer. Et cette œuvre veut être un témoignage fidèle et véridique d'une époque.

Un seul reproche à lui faire, en terminant le dernier chapitre de *L'amour et le mariage,* elle ajoute un projet prématuré du code détaillé. Elle n'avait rien à formuler, n'étant pas juriste. A part cela, sa prose est excellente, équilibrée, subtile, élaborée avec art, raffinée, révélant à tout instant une grande culture et un sens psychologique inné.

(fin au prochain numéro)

Dr H. HERCOVICI

LES ARABES par Francesco Gabrielli. — La récente explosion au Moyen-Orient braque de nouveau le phare de l'actualité sur les Arabes. Pour en parler en connaissance de cause, il faut les connaître et, si faire se peut, bien les connaître. L'œuvre que j'analyse sommairement ici a pour auteur un orientaliste islamisant qui traite son sujet remarquablement. Des Arabes préislamiques au colonel Abd an-Nasir (le Nasser des journalistes), il décrit ce peuple conquérant avant et après Mahomet, au temps du califat et de l'empire. Puis il aborde sa décadence et sa renaissance jusqu'aux abords de 1960. En 250 pages il signale et commente tout ce qu'il y a d'intéressant avant et après l'Hégire, abordant pour terminer la délicate situation qui est la sienne en la seconde partie du XX[e] siècle. Un volume (édité à 10,15 F), franco : 8,70 francs.

LES CHARLATANS DE LA MEDECINE, par C.-V. d'Autrec. — Avant toute chose je dois dire que je n'aime pas ce titre. Il est sans doute « publicitaire », mais il me fait penser à tous ces médecins qui n'ont point d'heure pour rentrer chez eux lorsque les malades abondent, dont la vie familiale est désorientée et qui — s'ils gagnent parfois bien leur vie (et qui n'essaie pas de bien la gagner) — sont d'un dévouement exemplaire à l'égard de leurs contemporains. Ceux-là existent et s'il y a chez d'autres une part de charlatanisme, il ne faut pas, tout de même, que l'arbre cache la forêt. Ceci dit, le livre de d'Autrec n'est pas en soi une mauvaise chose.

Loin de là ! Il dénonce certaines pratiques médicales néfastes à son dire. Néfastes en fait.

Je ne m'engagerai pas à soutenir ses thèses ou à les combattre, je ne suis pas assez compétent pour cela. La sagesse veut que l'on ne se fie qu'à demi aux porteurs de diplômes. Mais le fait de ne point en avoir prouve-t-il une compétence particulière ? La santé de son prochain est chose trop primordiale pour que l'on joue avec elle en négligeant les conséquences. Ces réflexions sont valables aussi bien pour les médecins peu consciencieux que pour les « guérisseurs » parmi lesquels abondent les charlatans. Si je reste dubitatif devant ce livre, c'est qu'en dehors de son caractère polémique qui n'est pas dénué de valeur, ni d'opportunité, il est des affirmations — sur le magnétisme par exemple — qui ne m'ont pas convaincu. Je sais que la « clientèle » est fort partagée à ce sujet, il est des malades qui croient en la médecine officielle, d'autres en la médecine libre. Croire et démontrer sont deux choses fort différentes. Pour conclure, ce livre est à lire et à méditer. Sans doute ne vous fera-t-il pas changer d'avis si votre siège est déjà fait, mais il ne saurait être inutile, même en ce cas, car il prend le sujet à bras le corps... suffisamment pour confirmer ou ébranler des convictions solidement établies.

Je me suis laissé dire qu'un écrivain populiste très connu préparait à l'intention des lecteurs de « Contre-courant » une étude où seraient reprises et développées les thèses de d'Autrec. En lisant son livre, vous serez à même de juger en toute sérénité. Le volume (300 pages), très bien édité : franco, 19 francs.

LA PSYCHANALYSE AU SERVICE DE L'AMOUR. — La jaquette qui présente ce livre porte en titre : « Psychanalyse et perversions sexuelles ». On sait sans doute que Sigmund Freud, le père de la psychanalyse, était a-normal, qu'il s'est étudié lui-même et qu'il a, avec une maîtrise non contestable, analysé puis dévoilé le pourquoi des anomalies sexuelles. Le présent livre est une sorte de résumé de ces thèses qui se répandent en de savants ouvrages du maître dont un certain nombre sont d'ailleurs épuisés ou non traduits en notre langue.

Le volume (édité à 8 F), franco : 5 francs.

LETTRES INEDITES de Jules Michelet. — Présentées par Paul Sirven, ces lettres peu connues du célèbre historien sont accompagnées de notes explicatives et enrichies 'dun fac-similé et de neuf illustrations. Nos lecteurs connaissent les opinions libérales de Michelet qui lui valurent des persécutions dont la suspension à deux reprises de ses cours. Ce livre de près de 400 pages aborde des sujets divers, fort intéressants, et couvre la période trentenaire 1841-1871. Malheureusement, il y a très peu de ces volumes à disposition. Le volume, franco : 8,10 F.

QU'EST-CE QUE L'ÂME

Qu'est-ce que l'âme ? On n'en sait rien. Si cette âme prétendue était d'une autre essence que celle du corps, leur union serait impossible.

La supériorité que les hommes s'arrogent sur les autres animaux est principalement fondée sur l'opinion où ils sont de posséder inclusivement une âme immortelle. Mais, dès qu'on leur demande ce que c'est que cette âme, vous les voyez balbutier. C'est une substance inconnue, c'est une force secrète distinguée de leur corps, c'est un esprit, dont ils n'ont nulle idée. Demandez-leur comment cet esprit qu'il supposent, comme leur Dieu, totalement privé d'étendue, a pu se combiner avec leurs corps étendus et matériels ? Ils vous diront qu'ils n'en savent rien, que c'est pour eux un mystère, que cette combinaison est l'effet de la toute-puissance de Dieu. Voilà les idées nettes que les hommes se forment de la substance, cachée ou plutôt imaginaire, dont ils ont fait le mobile de toutes leurs actions.

Si l'âme est une substance essentiellement différente du corps et qui ne peut avoir aucun rapport avec lui, leur union serait non un mystère, mais une chose impossible. D'ailleurs, cette âme étant d'une essence différente du corps, devrait nécessairement agir d'une façon différente de lui ; cependant, nous voyons que les mouvements qu'éprouve le corps se font sentir à cette âme prétendue, et que ces deux substances, diverses par leur essence, agissent toujours de concert. Vous nous direz encore que cette harmonie est un mystère ; et moi, je vous dirai que je ne vois pas mon âme, que je ne connais et ne sens que mon corps ; que c'est ce corps qui sent, qui pense, qui juge, qui souffre et qui jouit, et que toutes ses facultés sont des résultats nécessaires de son mécanisme propre ou de son organisation.

L'existence d'une âme est une supposition absurde, et l'existance d'une âme immortelle, une supposition plus absurde encore.

Quoique les hommes soient dans l'impossibilité de se faire la moindre idée de leur âme, ou de cet esprit prétendu qui les anime, ils se persuadent pourtant que cette âme inconnue est exempte de la mort : tout leur prouve qu'ils se mentent, qu'ils ne sentent, ne pensent, n'acquièrent des idées, ne jouissent et ne souffrent que par le moyen des sens ou des organes matériels du corps. En supposant même l'existence de cette âme, on ne peut pas refuser de reconnaître qu'elle dépend totalement du corps et subit, conjointement avec lui, toutes les vicissitudes qu'il éprouve lui-même ; et pourtant on s'imagine qu'elle n'a, par sa nature, rien d'analogue à lui ; on veut qu'elle puisse agir et sentir le secours de ce corps ; en un mot, on prétend que, privée de ce corps et dégagée de ses sens, cette âme pourra vivre, jouir, souffrir, éprouver le bien-être ou sentir des tourments rigoureux. C'est sur un pareil tissu d'absurdités conjecturales que l'on bâtit l'opinion merveilleuse de l'immortalité de l'âme.

(*Le bon sens du curé Meslier.*)

L'ENFER DES LABORATOIRES

Il apparait aujourd'hui enfantin de mettre en question la souffrance animale, si tentés que puissent être certains vivisecteurs de s'abriter derrière sa négation. Trop simpliste est l'argument qui voudrait nous présenter les réactions de l'animal à la torture comme étrangères à la douleur et à la faculté de sentir. Philosophes, zoologistes, vivisecteurs eux-mêmes, quands ils sont sincères, accordent au cerveau animal des vibrations identiques en nature — sinon toujours en intensité — à celles qui mettent en branle les fibres humaines...

Qu'on n'essaie pas de rejeter dans « un passé barbare » des expériences dont on nous dit qu'elles sont aujourd'hui périmées... En dépit de ses erreurs évidentes, de son inutilité démontrée, de sa méthode inhumaine, la vivisection continue d'insulter le sentiment public, de braver l'opinion. Le mal est partout, dans les écoles et les facultés de Médecine et de Sciences, dans les écoles vétérinaires, à la Sorbonne. Le musée d'histoire naturelle n'est plus qu'un vaste laboratoire de vivisection.

Il règne une véritable folie d'expérimentation sur l'animal... Les laboratoires des facultés et des instituts Pasteur ne suffisent plus. Les hôpitaux ont à présent des laboratoires de vivisection pour chaque service, et maîtres et élèves, à qui mieux mieux, s'exercent sur des animaux à des opérations aussi variées qu'inutiles. Et partout, dans le monde dit civilisé, le tour de l'homme est arrivé. Du cobaye de laboratoire au sujet humain il n'y a qu'un pas, depuis longtemps déjà franchi. La « question » expérimentale sur le bipède n'a pas attendu la guerre et les horreurs des camps. Elle les a devancées, elles les suit...

Le scalpel et les inoculations ont, dans la frénésie de recherches d'une société insatiable et l'orientation d'une thérapeutique d'expédients, trouvé de nouveaux prétextes d'intervention. La barbarie, qui partout se réaffirme avec des raffinements prometteurs, n'a pas abdiqué davantage en ce domaine. L'esprit d'invention s'y accuse au contraire effrontément, et le champ des essais s'amplifie. Archives, grande presse, périodiques, soulignent à l'envi les « mirifiques » travaux des laboratoires qui, dans le monde entier, prodiguent un massacre impudent et dont les animateurs poursuivent gloire et fortune dans une sereine émulation aux supplices inédits.

Combien de déductions aventurées, et finalement inexactes, les prêtres du scalpel et de l'aiguille ont tiré d'expériences hasardeuses et loin souvent de tout rapport avec l'objet même des recherches. De cet objet certaines expériences sont si distantes que, malgré le prétexte invoqué, on peut sans hésitation déclarer qu'elles appartiennent à la fantaisie quand ce n'est pas tout bonnement au sadisme.

La vivisection a gagné l'enseignement. Dans les écoles de médecine et les collèges médicaux, dans les écoles vété-

rinaires, le professeur s'arroge le droit de torturer — et de faire torturer — des créatures vivantes. Et l'on consigne ces horreurs dans les manuels comme des réussites glorieuses... Et pourtant on en connaît la répercussion sur les mentalités. On sait qu'elles pervertissent les sentiments généreux de la jeunesse : « Observez, *dit le docteur Bigelow, professeur de chirurgie à l'université Harward,* les étudiants qui assistent à une vivisection ; c'est le sang et la souffrance, et non la science, qui captivent leur attention haletante. » *Entend-on tuer la sensibilité de nos enfants ? Veut-on endurcir le cœur et démoraliser l'esprit ? La vue des cruautés est le pire des poisons moraux, et il n'y a pas loin du plaisir d'en voir à celui d'en commettre.*

N'est-on pas écœuré de constater que se déroulent en série, sous le pavillon de la science, dans la sereine immobilité des appareils de justice et avec les crédits mêmes de l'Etat, les plus monstrueux des assassinats ? Car on n'ignore pas que les bêtes ont, dans les laboratoires, leurs camps infernaux et leurs chambres d'extermination, où les armes des bouchers ne suffisant pas à la grandeur de la tâche on appelle à leur secours la faim, la soif, les corrosifs et les poisons, les virus et les gaz et des brûleurs « à petit feu » qui défient tous les crématoires... Mais nulle sanction n'atteint les raffinés, les « artistes » de la mort lente. Seules les attendent avec les attributs palpables de pavois monnayés, la considération des foules ébahies de leur dextérité « salvatrice », et cette auréole du renom que les sociétés dévoyées ne refusent pas aux destructeurs de génie.

La vivisection, cruauté odieuse, le plus sombre et le plus tragique, le plus terrible drame de la vie animale ! Au seuil des laboratoires et devant les tables infernales où nos frères connaissent des affres indicibles, meurent lentement sous le scalpel ou la seringue après d'immondes opérations baptisées « scientifiques », où des millions de bêtes innocentes paient à une science infâme un tribut monstrueux de tortures et de mort, il semble qu'un voile tombe sur les esprits et que ceux-là qui viennent de chanter les louanges des bêtes, de rendre hommage à leur attachement, à leur intelligence, semblent tenir pour RIEN leur martyre quotidien, le plus terrifiant holocauste qui pèse, dans le monde entier, sur la conscience des prêtres du savoir !

Et pourtant, avec une frénésie croissante, sous les prétextes et derrière les excuses les plus invraisemblables, on dissèque, on inocule, on lapide, on tue ! A toute heure du jour et de la nuit, car il n'est pas de répit pour les sacrifiés de l'expérimentation, de pauvres êtres sans défense, comme nous sensibles à la douleur et dignes autant que nous de vivre, mutilés, frappés de maux inguérissables, agonisent dans la tombe anticipée des laboratoires dans une indifférence quasi générale...

O vous qui dites aimer les animaux, penchez-vous sur leur sort, joignez-vous à nous pour les sauver.

Stephen MAC SAY

L'ÉCOLE DE LA LIBERTÉ ET SES PIONNIERS

MARIA MONTESSORI 1870 - 1952

(le début de l'étude a paru dans le n° 146)

Voici d'autres cadres dont les étoffes sont réunies par des rubans à nouer, des lacets sur des crochets. L'enfant devra toujours s'imposer une discipline. Mais, dira-t-on, ces exercices sont purement sensoriels ? Pensons que notre cerveau n'est renseigné sur le monde extérieur que par nos sens. Plus les renseignements seront nombreux, meilleure sera l'initiation. L'éducation des sens est pour le petit d'une importance fondamentale. Jusqu'à l'âge de six ans le bout des doigts de l'enfant est doué d'une sensibilité particulière. Il a besoin de toucher, toutes les mères le savent. C'est le besoin de compléter la vue. Nous-mêmes nous apprécions mieux la forme d'un objet, vase ou statue, quand nous en sentons la forme sous les doigts. (La sensibilité tactile se perd chez l'adulte et c'est dommage peut-être.) Puis viennent les exercices de plus en plus contrastés : reconnaissance des surfaces différentes, soie, toile, etc.

Avant l'éducatrice italienne on avait fait usage de ces exercices. Mais elle établira par des analyses les rapports entre le toucher et la vue, entre l'œil et le muscle. Et les articles se perfectionneront, augmenteront. Ensuite viendra la classification des couleurs et bien d'autres choses encore. On préparera de la même façon l'apprentissage de la lecture, en allant toujours du concret à l'abstrait. On ne se servira pas de l'alphabet ânonné à haute voix, mais de lettres en matières rugueuses fixées sur des panneaux. L'enfant suit du doigt la forme des lettres et le mouvement sera retenu par le muscle qui en gardera la mémoire.

L'écriture en dépendra. L'enfant refera ce mouvement quand il aura appris à tenir un crayon sans s'être vu condamné à tracer des lignes de bâtons, mais en suivant un moule plat à l'intérieur et à l'extérieur. Il sera libre de colorier les dessins ainsi obtenus. Certains d'entre eux seraient enviés par nos génies de l'art abstrait ! L'habitude du crayon étant prise, l'enfant sait écrire et lire puisqu'on lui a dit le nom des lettres dont il a suivi la forme. « L'explosion » lecture-écriture se produit généralement vers cinq ans.

Développer le processus lecture-écriture serait un peu long et fastidieux. D'autres éducateurs emploient la méthode dite « globale », toujours à la même époque de l'enfance et dans le même esprit. Plus tard viendra la représentation concrète d'analyses grammaticales à l'aide de symboles découpés dans du papier coloré et collés sous le mot pour en indiquer sa signification : nom, verbe, adjectif, article, etc. Il les placera lui-même puisqu'il sait lire à présent. Un matériel approprié est mis à la dispo-

sition de l'enfant pour les opérations de l'arithmétique élémentaire, etc., mais il faut y insister. Ces articles ne sont pas, à vrai dire, des jeux réels, encore qu'ils amusent les très jeunes enfants. Ils constituent une méthode éducative sans être exactement des moyens d'instruire.

Ils sont conçus pour développer la personnalité de l'enfant qui choisit lui-même son travail, souvent différent de celui de son voisin. Pas de programme commun. Nous avons tenu à souligner l'importance de la formation mentale du très jeune enfant parce qu'elle est souvent négligée à ce moment de la vie. C'est dans le tout-petit qu'ils importe d'éveiller les facultés et en même temps de les cultiver quand ces pratiques les met en lumière.

Nous avons connu des éducatrices qui, presque à coup sûr, pouvaient dire jusqu'où irait par la suite un bambin de trois ans, Elles se sont rarement trompées. A aucun moment de la vie rien ne sera perdu de cette éducation précoce sur laquelle toute la suite repose. L'ensemble de ces pratiques donne une direction à la pensée, en dirige le cours qui n'est pas celui qu'imprime dans le jeune esprit une masse amorphe à laquelle il faut des principes collectifs qu'elle croit universellement admis et au-dessus de toute discussion.

Ce qui le fait parfois ressembler aux éléments de la foi qui, si ce mot a un sens, ne se rapporte pas à une révélation historique mais à une révélation intérieure que chacun peut retrouver en lui.

L'admirable chercheuse qu'était Maria Montessori, en faisant la synthèse des travaux de ses prédécesseurs, mit au point une pratique pédagogique cohérente et simple permettant et favorisant la coopération de la pensée et de l'action au moyen d'exercices réalisés à l'aide d'articles de la plus grande simplicité qu'on ne peut, ici, décrire tous et entièrement. J'ai tenté d'en donner une idée pour montrer le besoin d'activité de l'enfant qui n'attend pas, passivement, l'action du maître mais agit lui-même le plus possible (d'où le nom « d'éducation active »).

Mais qu'on comprenne bien que l'esprit importe plus que les moyens. Et Maria Montessori n'a cessé d'inciter les éducateurs à ne pas s'arrêter et fixer ces moyens. C'est ce qu'elle avait fait en s'inspirant des travaux de Séguin. Nous avons vu nous-même des éducatrices de tout-petits modifier ces moyens à leur gré en restant, en se situant elles-mêmes, au niveau mental de leurs jeunes élèves.

L'esprit importe plus que les moyens qui seuls retiennent l'attention des profanes, le plus souvent.

Voilà comment, à notre avis, on pouvait montrer, donner une vue d'ensemble de l'école sans obligation. Et comment l'enfant peut acquérir des connaissances par l'observation personnelle, toujours interrompue par les parents.

(Fin de l'étude dans le n° 151.)

Marcel RENOT

PARMI LES GROUPEMENTS

CONTRE-COURANT se trouve être en relations cordiales, souvent fort amicales, avec un grand nombre de groupements, de revues et journaux, qui pratiquent l'échange, ou l'avisent de leurs activités. Sous cette rubrique nous nous efforcerons de mettre nos lecteurs au courant — nombre d'entre eux le sont parfois, mais pas tous — de l'aspect général, parfois particulier, de ces propagandes dont nous désirons, en outre, être le reflet.

Aujourd'hui il s'agit de propagande pacifiste — il en est fortement besoin .. avec le Comité des 100 *dont nous relevons dans « Anarchisme et non-violence »* (boîte aux lettres : *Michel Tepernowski*, 16, *rue Neuve-de-la-Chardonnière, Paris*-18) *un long exposé dont nous reproduisons les passages principaux. Dans les prochains numéros, il s'agira du* Mouvement français de l'Abondance, *animé par Jacques Duboin, aussi de l'A.P.R.I. par la publication d'une conférence de son président, notre ami Jean Pignero, sur les examens radiologiques dangereux, inutiles mais obligatoires.*

LE COMITÉ DES CENT

A l'origine, « comité d'action directe », il fut lancé par Bertrand Russel et une centaine de personnalités et de militants poursuivant le même but que la C.N.D. (campagne pour le désarmement nucléaire, équivalent du M.C.A.A. français), mais désirant des actions plus fortes, plus militantes et envisageant la désobéissance civile, alors que la C.N.D. entendait rester dans la légalité.

Son action se traduisit par l'organisation de manifestations non violentes de masse.

Les participants à de telles manifestations s'engageaient individuellement :

— à mener jusqu'au bout l'action entreprise ;

— à s'asseoir sur la chaussée en cas d'intervention de la police ;

— à accepter la prison plutôt que de payer les amendes (relativement peu élevées) auxquelles ils étaient condamnés.

L'inconvénient de ces manifestations, c'est que de nombreux participants ne pouvaient aller jusqu'au bout, et au plus critique de l'action non violente les effectifs se clairsemaient. Cependant, nombreux aussi étaient ceux qui « tenaient le coup » : la police dut une fois arrêter un millier de manifestants pour « obstruction de la voie publique », ce qui plongea le système judiciaire et pénitentiaire dans un certain désarroi.

Aujourd'hui, l'expérience prouve que ces actions de masse ne sont plus possibles :

— les effectifs ont fondu ;

— les marches de Pâques qui attirent toujours beaucoup de monde ont perdu tout caractère de désobéissance civile, les organisateurs C.N.D. y invitent même des députés... !

Le Comité des 100 opère donc un retour aux sources en préconisant des actions directes par petits groupes se concentrant sur des objectifs spécifiques et ne s'arrêtant que l'action terminée et gagnée ou les participants emprisonnés.

Organisation actuelle :

Les groupes régionaux désignent tous les ans un Comité national (siège : 13 Goodwin Street, London N 4). Ils se rencontrent avec ce comité un week-end par trimestre dans un endroit différent à chaque fois, de façon à développer les groupes existants et à en susciter là où n'existent que des isolés.

A côté de ce comité coordinateur existent un certain nombre de « sous-comités » se chargeant chacun d'un travail précis :

Le sous-comité international, en contact avec les mouvements et les individuels à l'étranger, qui organise la participation de groupes anglais à des actions lointaines ou à caractère international (marche de Marathon, action au Pakistan, en Inde).

Ligne de conduite

LE COMITE DES 100 EST PARTISAN DE L'ACTION DIRECTE NON VIOLENTE. Nos buts vont au-delà du désarmement nucléaire. Nous nous opposons totalement à la solution militaire des problèmes internationaux, et nous croyons que les hommes de tous les pays devraient refuser de combattre.

ETANT CONTRE LA GUERRE, NOUS SOMMES AUSSI CONTRE TOUS SES PREPARATIFS. Nous sommes contre le rétablissement du service militaire et contre la fabrication et l'usage des armes nucléaires, biologiques, chimiques et conventionnelles.

NOUS NOUS SOMMES APERÇUS QUE LA PAIX ET LA LIBERTE SONT INSEPARABLES. Nous sommes pour la liberté totale d'expression, d'association et de presse, dans tous les pays, à l'Est comme à l'Ouest, au Nord comme au Sud. Nous nous identifions à ceux qui sont exploités et à qui on refuse les droits auxquels tout homme peut prétendre. Dans chaque cas nous nous demandons : « Que pouvons-nous faire ? »

NOUS NE CROYONS PAS AUX FRONTIERES. Nous croyons que des individus, agissant de concert dans tous les pays, peuvent arrêter les guerres et garantir les droits les plus fondamentaux. Nous sommes déterminés à résister à la tyrannie par des moyens non violents, et nous nous efforçons, par les mêmes moyens, d'aider ceux qui résistent à la tyrannie ou à l'injustice dans d'autres parties du monde.

NOUS CROYONS QUE LES SITUATIONS DE CONFLIT SONT DU DOMAINE DE NOTRE RESPONSABILITE. Au-delà de la protestation morale, nous essayons d'agir de façon constructive en vue de leur solution.

ETRE CONTRE LA GUERRE N'EST PAS SUFFISANT. Nous nous intéressons aux problèmes que pose l'édification d'une société nouvelle et non violente. Nous pensons qu'il est essentiel de les aborder, même à l'ombre de la guerre et des préparatifs de guerre. Par exemple, nous nous occupons activement à dégager de nouvelles idées en ce qui concerne l'éducation, le logement, la santé, les communications, les transports et les relations industrielles.

NOUS AVONS ROMPU AVEC LA POLITIQUE DES PARTIS. Nous croyons à la responsabilité mutuelle et au jour le jour des individus et des groupes. Nous avons cessé de croire que nous pouvions compter sur des représentants et des fonctionnaires. En conséquence, nous nous opposons à la tendance actuelle vers la centralisation du gouvernement.

NOUS ENCOURAGEONS LES NOUVELLES EXPERIENCES D'ADMINISTRATION REGIONALE, LOCALE ET « FONCTIONNELLE », dans lesquelles l'individu compte plus que « la machine ».

Nous croyons que nos idées sur la non-violence et l'action directe (la responsabilité personnelle de l'individu en ce qui concerne sa situation) fournissent une base nouvelle pour prendre des décisions internationales et nationales.

Nous ne considérons pas ces idées comme des doctrines sectaires qui nous soient propres. Nous sommes conscients du fait que nous sommes les héritiers de traditions parvenues jusqu'à nous à travers des générations de lutte. Ce que nous avons fait au Comité des Cent, c'est accorder une attention particulière au problème de la violence et de son contraire, à celui de l'autoritarisme et de son contraire, parce que ces questions ont été négligées au XXe siècle. Cette négligence explique en grande partie, croyons-nous, l'impuissance des politiciens face à deux guerres mondiales et à la menace d'une troisième.

Nous espérons avoir des relations meilleures et plus étroites avec toutes les autres organisations et tous les individus qui se rattachent au mouvement pacifiste indépendant.

Nous proposons des discussions communes, des plans d'action et des manifestations auxquels des personnes de convictions différentes pourraient participer, chacun à sa manière, sans porter préjudice à leurs propres valeurs et à nos objectifs communs.

Pour le moment, notre mouvement manque d'expérience et ne peut encore faire face à tous les problèmes. Nous croyons discerner ses possibilités et avons essayé de les indiquer ici. Nous ne méconnaissons pas les difficultés.

Il faut que ceux qui se joignent à nous soient beaucoup plus nombreux.

Types d'actions directes :

Les espions de la paix

En février 1963, les différents groupes du comité préparaient une action à développer au cours de la marche de Pâques Londres-Aldermaston organisée par la C.N.D. Une rumeur circula alors, selon laquelle il existait un abri souterrain mystérieux sur le trajet de la marche.

Un petit groupe se constitua pour se mettre à la recherche de cet abri. Ils furent assez heureux pour le découvrir près de Warren Row à 12 km de Reading. Ils réussirent à y pénétrer, la porte de la chaufferie étant restée ouverte. Avec toutes les précautions d'usage pour éviter de laisser des traces de leur passage ils prirent des photos, des notes, des croquis, qui permirent l'élaboration d'une brochure elle aussi fabriquée de façon à ne laisser aucune empreinte.

Cette brochure diffusée à 3.000 exemplaires parmi les sympathisants, les journaux et revues de gauche susceptibles de faire très vite beaucoup de bruit autour, arriva quelques jours avant la marche, ce qui permit qu'elle fût copiée et tirée à un grand nombre d'exemplaires pour être distribuée au cours de la marche et appeler les marcheurs à faire un petit crochet du côté de l'abri destiné à planquer le gouvernement en cas de conflit nucléaire !

Le sous-comité aux études biologiques et chimiques, qui s'attache à repérer les établissements mystérieux à vocation bactériologique ou autres, qui servent de laboratoire ou de terrain de recherches militaires.

Action directe dans les ports

En 1963, Pat Arrowsmith et Wendy Butlin ont visité un certain nombre de ports européens et contacté des dockers intéressés par l'action contre la guerre nucléaire. Le résultat de ces contacts a abouti à la formation d'un « groupe de liaison d'action directe des dockers » ayant pour but de répercuter et de généraliser des actions propres aux dockers : refus de décharger du matériel militaire ou du fret destiné à des pays ouvertement racistes et belliqueux ; ce genre d'action, en effet, n'est payant que s'il est international car les entreprises d'import-export, elles, possèdent des antennes dans tous les ports.

Ces actions en 1963 et 1964 étaient des exemples d'action directe de masse, aujourd'hui pour des raisons diverses seules des actions impliquant très peu de participants sont envisageables. Citons la dernière en date qui a eu lieu à Brighton.

Le 2 octobre 1966, Nicolas Walter, Sue Abraham, Derek Russel, Bernard Miles, Heather Russel, Andy Anderson, Meg Walsh, Jim

Radford, Faith Barron manifestent dans l'église de Brighton où le premier ministre Wilson assiste à l'office religieux. Ils sont aussitôt arrêtés pour conduite scandaleuse, provocation et agression (fausse accusation au demeurant puisque tout s'est passé verbalement et que le prêtre qui officiait s'est refusé à porter plainte et à témoigner contre les manifestants jugeant que se serait son attitude à lui qui serait scandaleuse s'il le faisait). Leur procès suit son cours.

En conclusion, les manifestations de désobéissance civile qu'elles soient soutenues ou non par des masses de sympathisants impliquent toujours qu'un noyau de militants accepte de subir procès, amendes et prison, que ceux-là seuls poursuivent l'action jusqu'au bout en sachant ce qu'ils risquent (le Comité des 100 à chaque fois qu'il appelle dans un tract à manifester indique les pénalités encourues suivant le niveau d'engagement des manifestants).

En résumé

Le Comité des 100 rassemble tous ceux qui se sentent directement responsables de leur condition et entendent agir directement pour la modifier en mettant l'accent sur les oppositions : violence - non-violence, autorité - liberté, passivité - responsabilité.

(Renseignements à « Anarchisme et Non-Violence »)

AU FIL DES JOURS

SOUS LE PROJECTEUR

La forêt de Bondy et ses truands. — Une récente circulaire du ministère des Finances a mis le holà aux libéralités des entreprises en matière de frais généraux, frais de représentation tout spécialement. Quand on aperçoit quelque immense « directeur », calé au fond d'une Mercédès conduite par un chauffeur à casquette, on croit pouvoir assurer que Mercédès et casquette ont été payées avec l'argent soustrait au fisc. Un compte d'exploitation bien géré se doit de faire apparaître en comptabilité un profit déclarable réduit au strict minimum, quitte à sacrifier les dividendes attendus par les actionnaires, ce qui n'empêche pas directeurs et administrateurs de s'adjuger de somptueux traitements et d'acheter des cosquettes à leurs chauffeurs.

Cependant les courtes marges de profit ne permettent pas à l'Etat de prélever sa dîme, c'est nécessairement à d'autres contribuables qu'est demandé l'effort fiscal complémentaire, puisque les dépenses de l'Etat ne cessent de croître. Outre l'impôt que le petit contribuable doit ainsi acquitter, en lieu et place des sociétés défaillantes soucieuses de garer leurs profits ou se hâtant de les consommer, il convient de ne pas perdre de vue que c'est

aussi le consommateur qui paye la Mercédès et la casquette et bien d'autres choses encore : les voyages en Boeing, les notes de frais des hauts cadres en « mission », les tournées au Lido, les cocktails au caviar et au whisky, les plafonds et les escaliers de marbre, tout le décorum qui confère leur respectabilité aux grands établissements commerciaux et industriels.

Il n'y a jamais qu'une poche dans laquelle puisent les entreprises : celle du client, toute l'habileté des Conseils consistant à opérer le patient sans douleur. Il suffirait d'un léger amendement apporté à la législation sur les sociétés anonymes pour que des délégués mandatés par les groupements de consommateurs et admis à faire valoir leurs droits disposent à leur convenance de ces cathédrales de verre et de marbre et disent à leurs occupants : vous êtes ici chez nous, tout ayant été payé par le fruit de notre travail, par nos privations, par notre épargne.

Ces grands airs, cette arrogance qu'affichent les parvenus de la chance, accusent la frustration qui frappe les victimes de l'économie de profit. L'économie de profit, c'est un peu la forêt de Bondy avec ses grands truands, à cette différence près qu'ici les truands opèrent en toute légalité. Mais sans truanderie, sans struggle for life, l'échafaudage capitaliste s'écroule comme un château de cartes. « Populorum Progression », une fameuse encyclique... à méditer.

Henri MULLER

FEUX SUR LE VIET-NAM

(début de cette étude dans le n° 140)

PAIX VIETCONG ? PAIX DE COMPROMIS ?

Mais la paix américaine ne saurait se maintenir sans une police U.S.A. permanente et serait par conséquent précaire et fréquemment troublée. A moins toutefois que le domestique O.N.U., prêtant une force internationale au capitalisme, fasse régner cet ordre toujours remis en question. Auquel cas les contribuables américains, vietnamiens et chinois, favorisés par une expansion temporaire, paieront au prorata de leurs revenus nationaux accrus.

Paix vietcong

Supposons donc les mères et contribuables américains, las de la guerre, imposant leur volonté de paix à leurs dirigeants. Un sursaut de la conscience aux Etats-Unis ne relève pas de l'utopie.

Le gouvernement vietnamien s'effondre avant même le départ complet des troupes américaines et le Vietcong se trouve en face de ses responsabilités nouvelles dominées par les impératifs économiques et sociaux.

Il faut rebâtir le pays. Au propre comme au figuré.

L'économie nationale n'a jamais été gérée par ce peuple : les Français étaient trop occupés à faire fortune, consentant avec peine une maigre distribution de la manne à quelques privilégiés autochtones.

Les Américains méprisent eux aussi les naturels et permettent seulement à une tourbe nationale plus grande les possibilités d'enrichissement rapide.

Certes, l'effondrement des ressources ne peut être éternel. Mais le redressement ne peut s'opérer qu'avec le temps et l'appui d'autres pays. Non seulement la reprise industrielle, mais, handicap plus dramatique, la construction même d'une industrialisation absolument indispensable ne peut s'effectuer avec la seule aide de la Chine, en proie elle-même à des soucis de même ordre.

Il faudra donc que le gouvernement issu de la victoire abandonne certaines parties de sa souveraineté et quémande l'appui des bâtisseurs capitalistes de toutes obédiences, parmi lesquels se trouveront confondus l'Américain battu et le Soviétique combinard et goguenard.

Mais ce que l'on appellera encore une fois la Nouvelle Economie Politique entraînera des reniements majeurs dont les légitimes revendications sociales feront les frais. C'est le coup classique des entreprises en difficulté : ne pouvant compresser davantage les frais des différents postes, on rogne sur le département social.

Un pays dévasté ne peut élever du jour au lendemain le standard de vie de ses habitants. Or, après tant de souffrances endurées, si longtemps, tout peuple exige une amélioration de ses conditions sociales. Ne pouvoir le satisfaire, c'est tout simplement ouvrir la porte aux ennuis politiques, depuis les mécontents jusqu'aux ambitieux.

Les stratèges vietnamiens au pouvoir aligneront leur idéologie et les besoins sociaux du peuple aux reniements politiques, affirmeront leur fidélité en la coexistence et demanderont la collaboration de l'entreprise la mieux outillée du monde : l'américaine.

D'ou la grande colère de ceux qui deviendront, dans le langage oficiel des renégats àu prolétariat, des trotskistes, des titistes, des déviationnistes.

Paix de compromis ?

Le Vietnam est exsangue, la Chine — malgré ses rodomontades — a absolument besoin d'une paix véritable. La Russie, en plein essor économique, égrène ses dernières velléités révolutionnaires aux orties des avenues de la politique et les U.S.A. usent leurs dernières volontés guerrières.

Une paix de compromis devient dès maintenant possible, puisque la cessation des hostilités permet l'industrialisation de la Chine.

L'ordre vietnamien sera alors assuré par une police mixte américano-chinoise, soit présentes ensemble, soit prenant exemple sur la petite république d'Andorre.

Les revendications vietnamiennes seront ainsi examinées — avec toute la bienveillance et aussi toute la rigueur des occupants — et l'ordre règnera malgré des troubles sporadiques réprimés par les polices anciennement ennemies et réconciliées sur le dos des mécontents nationaux.

Oui, l'ordre règnera... comme à Varsovie, monsieur...

La paix véritable est-elle possible ? Elle ne peut s'instaurer sans la liberté adéquate aux différentes et nouvelles possibilités des moyens de vie actuels.

Or, les capitalismes — tant privés qu'étatiques — limitent (c'est une loi de nature pour eux) les droits en la liberté moderne. Ainsi doivent-ils, déjà attaqués à mort par le courant irréversible social, leur carence totale démontrée et prouvée par les événements, disparaître à brève échéance : c'est plus qu'une affaire politique, économique ou sociale, c'est une nécessité morale pour chaque individu.

La guerre vietnamienne, qui se situe dans un contexte international, est donc un épisode de la lutte éternelle pour la liberté, non plus seulement nationale — notion devenue caduque —, mais pour la véritable liberté de l'Homme, rendue accessible par les possibilités de la machine enfin remise à sa place initiale comme moyen d'évasion.

CONCLUSION

Saint-Exupéry, en mission, ayant atterri sur un cône de sable absolument inaccessible, sauf par la voie des airs, trouva, chose insolite, un caillou noir tranchant par son mystère sur l'uniformité du sable.

Un aérolithe, sans contexte possible.

Le miracle n'était pas en la présence du matériau en provenance des mystères du ciel. Il résidait dans ce simple fait que ce caillou reposant ici après des milliers de siècles de course céleste et sur terre depuis des millénaires indéchiffrables, le miracle c'était ce fugitif instant, quelques secondes, qui les sortit de son immobilité de mort.

Ainsi aperçu sous cet angle, le temps n'est-il pas un mirage trompeur ? Plusieurs fois trompeur. Puisque les myriades de secondes n'ont aucune valeur près de cette ultime seconde où cette pierre renaît à nouveau entre les mains de Saint-Exupéry ?

Qu'importe alors le passé auprès de ce présent ? Peut-on calculer — *par une commune mesure* — des milliers de siècles à jamais disparus avec l'éphémère et cependant éternelle seconde de la découverte ?

Quelle leçon, non d'humilité mais d'espérance, ce symbole n'apporte-t-il pas ? Il prouve aussi que l'expérience du passé fausse trop souvent les données recherchées pour l'avenir.

Qu' à trop donner d'importance à ce qui fut, on recule les possibilités d'ouverture sur la connaissance de demain.

Qu'en somme la Valeur, toutes les Valeurs, ne valent que pour l'instant où elle sont adoptées, c'est-à-dire peu de temps. De facteurs de progrès elles transmutent inévitablement en éléments rétrogrades.

Notre actualité tient précisément dans cette seconde, insolite dans ces millénaires...

Notre présent, c'est la clarté de l'aube. Aux confins de notre nuit émergent les puissantes cimes que l'aurore inonde : elles sont devant nous, à portée de la main pourrait-on croire, et cependant les ténèbres nous environnent encore.

Le jour sera pour bientôt, pour nous tous, car cette aube, pareille semble-t-il aux milliards de levers de soleil, se différencie pour quiconque veut bien ouvrir les yeux. Tant il est vrai... « que la chose est dans le regard... » (A. Breton).

Certes, des bouleversements bossèlent l'histoire. Certes, l'évolution poursuit implacablement son cours, heurté il est vrai : mais l'époque dans laquelle le hasard nous a fait vivre récèle de l'inédit, du « jamais encore vu ». L'intelligence humaine tend vigoureusement à dominer ses rêves, ces rêves qui l'ont rendue esclave de son produit : la machine.

En s'évadant de la terre, en marchant dans l'espace — cette incroyable féerie — ou en détruisant à jamais la valeur nourricière du globe, l'Homme, épouvanté de sa puissance tant créatrice que dévastatrice, reprend conscience de ses droits et veut vivre enfin.

Ce n'est encore que désirs confus, timides, mais la notion temps n'étant plus la même, les distances presque abolies, les causes enfin de l'esclavage spirituel s'amenuisant progressivement, toutes ces nouveautés jamais encore réalisées jusqu'ici annoncent les jours futurs de la machine au service de l'humanité.

Et tout cela qui n'a jamais eu lieu fait de notre époque l'ébauche d'une civilisation nouvelle, sans rapport aucun avec ses précédentes, avec ce qui a existé et ce qui existe.

L'ennui en est qu'abasourdis par la chance qui nous échoit, qui échoit précisément à nos générations, on a peine à y croire.

Ce qui fait donc le drame de la vie humaine présente, c'est notre modestie. « Pourquoi cette métamorphose a-t-elle lieu maintenant, sous nos yeux, génération perdue parmi tant d'autres, et cependant élue entre des milliers de précédentes et noyée dans celles à venir ? »

Eh ! pessimiste, il faut bien que cela arrive un jour ou l'autre, une génération ou une autre, car aucun régime social réglementant les rapports entre les hommes n'est éternel...

(FIN)

Marcel LEPOIL

Les langues internationales

L'INTERLINGUE (Occidental)

Langue des mots internationaux

Après avoir donné les raisons de notre abstention quant aux langues auxiliaires par l'éditorial du numéro 148, *nous avons dans le numéro suivant inséré un article sur l'*Interlingua *que nous avait adressé R. Jacobs. Aujourd'hui, l'animateur d'*Interlingue, *L.-M. de Guesnet, nous fait parvenir son avis sur la question. L'un des diffuseurs de l'*Ido *annonce à son tour un envoi axé sur le même plan. Enfin, nous avons reçu d'un de nos amis orléanais fort connu dans les milieux espérantistes une forte documentation avec l'autorisation d'en disposer.*

Cependant un espérantiste toulousain, de son côté, prépare une défense de la langue de Zamenhoff. La question sera donc traitée à fond, soyez-en convaincus. Inutile dans ces conditions de nous accabler de prospectus et encore moins de nous abreuver d'imputations calomnieuses.

DEPUIS l'apparition du *Volapük,* en 1875, première langue internationale qui ait fonctionné, de nombreux systèmes ont été créés. Actuellement plusieurs systèmes ont des adeptes et un mouvement : d'une part les langues dites schématiques, Esperanto, Ido (Esperanto réforme), Neo, d'autre part les langues dites naturalistes : *InterlinguE* (ex-Occidental) et *InterlinguA* de l'Association Internationale pour la Langue Auxiliaire.

Les langues schématiques contiennent des formes artificielles et arbitraires qui n'existent dans aucune langue nationale dont elles déforment les mots. Les langues naturalistes sont basées non seulement sur les racines internationales, mais également emploient les affixes internationaux sans éléments inventés ou artificiels. Il en résulte qu'elles sont compréhensibles pratiquement sans étude antérieure, pour toute personne d'instruction moyenne de culture anglo-romane et pour les érudits germaniques et slaves, au contraire des langues schéma-

---

COMMUNIQUES

QUI POURRAIT me fournir la brochure intitulée *Histoire de deux haricots*, écrite et dessinée par Paraf-Javal du temps des *Causeries populaires* de la rue Blomet ? J'en aurais un urgent besoin pour un travail de propagande envisagé dans le Midi. Se mettre en relations avec : *Calandri J., avenue de Villeneuve,* 06 - *Cagnes-sur-Mer.*

UN CERCLE libertaire et syndicaliste est en formation pour la région du Val-de-Loir et de la Loire. L'un de ses buts sera de diffuser la **Lettre syndicaliste révolutionnaire de l'Ouest** et de grouper les militants de la région. Se mettre en rapports avec **René Leclainche,** La Roche, 41 - Chailles, ou **André Senez,** 72 - La Chapelle-Gaugain.

tiques, qui ne sont comprises que par leurs adeptes — un nombre infime par rapport au monde entier !

La langue internationale n'est pas une utopie. Elle existe déjà, virtuellement, dans les langues nationales. En effet, il y a plus de 10 000 mots, en majorité d'origine latine, communs principalement aux langues de civilisation occidentale. Il faut donc tenir compte de cette communauté linguistique existante. Ceci exclut une mixture de langues européennes et de langues orientales. D'autre part, on constate que des concepts aussi importants que « politica » ou « cooperation » sont exprimés en allemand, en polonais et en russe, par des mots d'origine romane.

L'*InterlinguE* (ex-Occidental) est actuellement le type de langue le plus évolué. Créée en 1922 par le professeur esthonien Edgar de Wahl, c'est la seule langue qui a réussi à incorporer, au moyen d'une dérivation simple et régulière, sans les déformer ou les mutiler, les mots internationaux, contrairement aux langues du type Esperanto. L'*InterlinguE* est basé sur le maximum d'internationalité non seulement des racines, mais aussi des préfixes et suffixes et possède une grammaire analytique moderne analogue à celle de l'anglais.

Il en résulte une langue d'aspect naturel, un haut européen standard, qui a le gros avantage d'avoir un champ d'action immense par sa compréhensibilité immédiate. La langue peut s'employer par écrit et même oralement avec des gens qui en ignorent même l'existence et on a de grandes chances d'être compris. L'expérience en a été faite maintes fois, aussi les interlinguistes emploient le plus possible leur langue pour s'adresser directement au public et faire leur propagande. Il est certain que la diffusion de l'InterlinguE est moindre que celle de l'Esperanto, mais il a une organisation, un organe central, Cosmoglotta, des adeptes dans une quarantaine de pays, et de plus un emploi pratique, immédiat.

A côté de l'*InterlinguE*, il existe également une langue qui n'en est guère qu'une variante, l'*InterlinguA*, créée par l'International Auxiliary Language Association de New York sous la direction du Dr Gode. Elle est employée surtout aux Etats-Unis pour publier des résumés de revues médicales et scientifiques. L'InterlinguA est beaucoup plus archaïque et latine que l'InterlinguE. Cependant, les deux langues ayant la même base, c'est-à-dire les mots internationaux, sont très voisines. Nous considérons que l'*InterlinguE* est une forme plus moderne et plus régulière.

Comme a dit le professeur André Martinet : « *Tous les projets naturalistes modernes ne sont que des dialectes d'une même langue et ne diffèrent guère que par la sauce grammaticale à laquelle est préparé un lexique sensiblement identique.* »

En travaillant selon le maximum d'internationalité, on ne peut obtenir des solutions nettement différentes, puisque la base est identique. Au contraire, on peut fabriquer une infinité de langues du type *Esperanto*, puisque

ces langues contiennent des éléments arbitraires et inventés qui n'existent dans aucune langue naturelle.

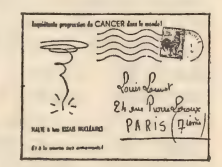
Voici un spécimen d'*InterlinguE*. Comme on peut s'en rendre compte, ce n'est pas une langue artificielle, mais *une langue naturelle régularisée.*

In Europa on parla plu quam 120 lingues, obstacul enorm por li relationes international, comercial, turistic e scientific. Un lingue international es necess. On posse utilisar practicalmen, li lingue Interlingue, quel est facilmen comprensibil por omni persones cultivat de omni nationes. Por omni informationes e cursu gratuit per corespendentie, scrir — con post-marca por response — a INTERLINGUE SERVICIE, 83, rue Rochechouart, Paris-9e.

Président del Interlingue Union.

L.M. de GUESNET

LE LECTEUR DONNE SON AVIS



Cher monsieur

Je suis un lecteur assidu depuis environ deux ans de votre petit périodique ; s'il n'est pas luxueux, il est d'esprit intéressant et bien présenté, des qualités rares dans le fouillis de toute la presse à gros tirage. J'ai déjà eu plusieurs fois l'intention de vous écrire, mais chaque fois des contre-temps me faisaient remettre. Je confesse que je suis esperantiste. Ne croyez pas que je sois un militant d'avant-garde ; je serais plutôt — pardonnez le mauvais jeu de mots — de l'« avant-dernière-garde », cela parce que mes parents sont eux-mêmes esperantistes. J'ai donc l'« honneur » d'être classé — abusivement d'ailleurs — dans la catégorie toute récente des « esperantistes de naissance ». Ne croyez pas que tous les enfants d'esperantistes sont esperantistes, rares sont les couples esperantistes, rares sont les couples qui apprennent l'esperanto à leurs enfants. Je ne fais pas partie des exceptions et si j'ai appris l'esperanto, c'est grâce plutôt à mon esprit aventureux et épris de connaître, qu'à mes parents.

» J'ai appris l'esperanto par la méthode naturelle, c'est-à-dire en participant à des rencontres et surtout à des congrès internationaux : Havrogate en G.-B. ; Sofia, en Bulgarie, La Haye et Budapest l'année dernière. Pour moi, l'esperanto est avant tout un admirable outil pour se comprendre, je n'y rattache aucune philosophie, quelle qu'elle soit, comme font trop d'esperantistes. Je crois en la valeur de la langue et je constate le dynamisme du mouvement. Je reconnais qu'il possède des défauts quelquefois, mais qui n'en a pas ? Faut-il que je vous fasse un « exposé » de propagande sur l'esperanto ? Je m'en veux de perdre

mon objectivité et espère que vous rétablirez ce que l'enthousiasme me fait grossir.

» L'esperanto est facile, mobile, agréable à entendre, mais comme toute langue que l'on ne connaît pas, assez déconcertant à voir sans le connaître un peu. Je ne veux pas faire l'erreur de vous donner un exemple d'esperanto, cela ne vous dirait rien de plus et vous risqueriez d'avoir des préjugés sur la langue ; je préfère aborder un aspect qui entre en plein dans le but de votre revue : le phénomène social « esperanto ».

A première vue, ça peut sembler bizarre que l'esperanto ait des répercussions sociales. Pourtant, il est un fait que l'esperanto vit, grandit et se répand en même temps que le mouvement et grâce à lui. Permettez-moi d'employer l'expression « monde esperantiste » pour désigner le mouvement ; ne croyez pas que nous soyons une secte, ce serait ridicule et ne correspondrait pas à la réalité ; j'adopte cette expression parce que je n'ai jamais rencontré ailleurs que dans des rencontres — nationales ou internationales (esperantistes) — cet esprit vivant, avide de connaître, d'aimer et de faire aimer. Vous allez m'accuser d'être peut être borné, de ne pas chercher ailleurs. Mais non, je cherche volontairement à ne pas être en rapport avec des esperantistes, je cherche des milieux semblables à l'étranger ou en France. Ils sont rares, les classes sociales sont de vraies barrières, les langues en sont de pires... Au contraire, plus rien de tout cela dans le monde esperantiste, tout le monde est à sa place, c'est-à-dire à égalité. Ceux qui pratiquent moins bien la langue sont excusés, tout le monde a commencé par faire des fautes avant de bien parler ! On ne tient pas compte du rang social pour avoir des responsabilités, seules les capacités et la volonté de propager l'esperanto priment. Ceux qui, comme moi, attendent à plus tard pour prendre des charges, s'amusent à se faire prendre pour citoyen d'un pays dont on ne sait rien : aucun accent ne vous trahit si vous maniez tant soit peu élégamment l'esperanto, et aucun critère racial ne tient devant cette expérience.

» Vraiment, c'est un monde que le mouvement esperantiste ; il y a des mariages, des familles qui se fondent et qui doivent utiliser l'esperanto quand les conjoints ne font pas partie du même pays. Il y a des écrivains, des poètes, et notre littérature est une des plus denses et des plus variées qui soient sans compter les traductions. Permettez-moi d'attirer votre attention sur le fait que nous avons déjà une école, un cénacle littéraire, fondé après la guerre de 14-18 à Budapest, son influence est extraordinaire, bénéfique pour le mouvement grâce à J. Baghy et K. Kalocsay. La perte, cette année, de J. Baghy a été très durement ressentie ; c'est le symbole de toute une génération de pionniers qui disparaît, c'est aussi un très grand écrivain pour nous ; il a prouvé que l'esperanto a une incontestable valeur littéraire et poétique.

L'esperanto progresse lentement peut-être, mais sûrement ; beaucoup de pays, surtout à l'est du rideau de fer, l'ont adopté dans leurs écoles et comme langue au baccalauréat. U.E.A. (Universala Esperanto Asocio) collabore avec Unesco ; on ne compte plus les revues spécialisées,

scientifiques, touristiques et artistiques en esperanto ; tout cela fait partie, à mon avis, de la propagande et prouve que l'esperanto a de la valeur. L'essentiel, le primordial est que le mouvement esperantiste fonctionne au mieux, qu'il ait des buts précis dans son combat pour s'imposer, etc. J'espère attirer là-dessus votre attention, car tout le reste n'est que provisoire s'il n'y a pas de vie intérieure.

» Je voudrais, pour conclure, attirer votre intérêt sur un aspect particulier du mouvement esperantiste, le mouvement S.A.T. (Sennacieca Asocio Tutmonda). Ce mouvement anationaliste est un mouvement d'inspiration libertaire, né de l'esperanto. Son but est l'instauration d'une civilisation mondiale unique résultant de la destruction de toutes les civilisations nationales ou nationalistes actuelles. Le lien de cette civilisation serait l'esperanto. Le théoricien et fondateur de l'anationalisme est E. Lanti (L'Anti). Je ne suis pas S.A.T.-ano, car je me méfie un peu de toute philosophie ou tout idéalisme à propos de l'esperanto, car cela nuit à sa propagation, mais je suis incontestablement S.A.T. en moi.

» Voici un tour rapide du mouvement esperantiste, voici ce qu'est « l'esperanto ». Mon étude est vue, un peu, par le petit bout de la lorgnette, puisqu'elle part de mon expérience personnelle, mais jugez... Sincères salutations et sympathie à votre équipe. — Claude TRESORIER. »

Petites nouvelles des langues auxiliaires

L'ORGANISATION internationale de standardisation, dont le siège est à Vienne (Autriche), a décidé de prendre comme base de la nomenclature qu'elle est chargée d'établir le Dictionnaire interlingua-anglese du docteur Gode, qui est l'ouvrage de base d'Interlingua. Pour tous renseignements, écrire à **R. Jacobs**, 73, rue Danielle-Casanova, 93 - Pavillons-sous-Bois.

ON NOUS PRIE de signaler le congrès des travailleurs espérantistes qui s'est tenu les 25, 26 et 27 mars dernier à Bruxelles. Une résolution finale insiste sur l'urgence de l'abandon des traditions nationalistes par les peuples qui peut se concrétiser par l'étude de l'esperanto. Pour tous renseignements sur l'étude de cette langue, écrire à SAT-Amikaro, 67, avenue Gambetta, Paris-20e, qui vous enverra sa première leçon gratuite. (Citez ce journal.)

VOUS AVEZ REÇU :

un exemplaire de ce numéro, sans l'avoir sollicité. Il vous a été adressé afin de lier connaissance et vous inciter à appuyer notre travail par votre abonnement. Nous ne poursuivons aucun but lucratif : rédaction, collaborations et administration sont assurées bénévolement. L'augmentation du nombre des abonnements, les souscriptions « coup d'épaule » servent à améliorer la pagination et la présentation de la revue. Votre adhésion personnelle fera plaisir à tous.

PANORAMA DU MONDE

REFLEXIONS SUR L'AFRIQUE

Les mentalités

Si l'Afrique est diverse quant aux races qui l'habitent, elle l'est aussi quant aux mentalités. Cette diversité de mentalités est due aux contacts plus ou moins prolongés avec ce que l'on est tenu d'appeler « les civilisations ». Les populations soudanaises du Sahel ou du désert sont fortement marquées par l'Islam ! Il semble que cette influence est loin d'être bénéfique sur le plan économico-social. Tout d'abord elle a maintenu jusqu'à nos jours un régime féodal avec des « seigneurs » tout-puissants et des esclaves sans droits. Les Touaregs (de race blanche ceux-là !) sont parmi les tenants et les défenseurs les plus acharnés de cet état de fait. Persuadés de leur supériorité (!) de guerriers, ces gribouilles, au temps du régime colonial, envoyèrent les fils de leurs esclaves s'instruire aux écoles des toubabs (des étrangers !). Le résultat de cette opération est que les fils d'esclaves, plus instruits, détiennent le pouvoir et donnent des ordres à leurs anciens maîtres ! De tragiques et sanglants combats furent l'aboutissement des luttes des anciens « seigneurs » contre les anciens esclaves ! Ces derniers vainquirent les premiers. Les Toubbous, à l'est du Niger, près du lac Tchad, ont subi les mêmes revers.

Mais la religion musulmane a d'autres méfaits à son actif ; prêchant le fatalisme et la résignation, elle a créé cette nonchalance permanente si nocive à l'émancipation du peuple. Cette résignation fait *haïr le travail* confondu *avec la souffrance ;* le moindre effort pour faire produire le sol n'est fait qu'avec dégoût. Cependant, quand il s'agit de *danser* au rythme d'orchestres plus ou moins valables, alors l'effort est le bienvenu. Combien d'énergie se trouve ainsi gaspillée durant les nuits d'Afrique. On pourrait croire que les pays à option « socialiste » auraient tendance à reléguer ces rodomontades pour s'aventurer dans la voie du progrès ; détrompez-vous ! Ce sont souvent les plus acharnés à défendre les « traditions » religieuses — traditions imposées il y a quelque sept siècles par les Arabes, à coups de cimeterre !

Et les peuples des forêts, ces Bantous, sont-ils mieux partagés ? Que non point ! Chez eux deux tendances religieuses, également dangereuses, influent sur la population. En premier lieu, le fétichisme-animiste. Le sorcier est tout-puissant. Il a droit de vie et de mort, étant en même temps prêtre et médecin, juge et justicier. On en est encore à l'ère des « poisons de vérité ». Combien d'innocentes victimes sont à l'actif des « poisons de

vérité » ! Les féticheurs sont recherchés et se font payer des fortunes pour des résultats souvent bien médiocres, et pour cause !

Enfin le christianisme est venu, protégé par les fusils et les canons ! Le prosélytisme fut souvent sanglant, et il est encore présent dans la mémoire des anciens les autodafés où matériel et sorciers étaient brûlés pêle-mêle par les révérends pères au nom d'un Dieu de bonté et de miséricorde.

Les protestants, dans l'ensemble, malgré une torsion de l'esprit condamnable, ont maintenu certains principes de sobriété que respectent les adeptes. Quant aux catholiques, c'est le bouquet ! Tous leurs adhérents sont des ivrognes invétérés et l'après-midi du samedi le bistrot seul fait des « affaires » avec la bière et le vin vendus à volonté ! Superposant le culte romain aux cultes fétichistes-animistes, les curés mystifient des pauvres types ignares et superstitieux. A leurs superstitions ils ajoutent celle de Rome et, à l'occasion, exploitent les anciens cultes à des fins peu avouables. Quoi qu'il en soit d'ailleurs, la croyance reste aux « esprits », au pouvoir bénéfique ou maléfique du sorcier qu'on va consulter secrètement dans les cas « épineux ».

Voilà un des aspects de la mentalité de l'Afrique Noire ; il en est d'autres que nous nous proposons d'analyser dans de prochains articles.

Michel POLDEN

LES SPECTACLES

THEATRE

PARIS NU-YORK 1967, au *Concert Mayol,* de Lucien Rimels. — Cette revue est agréable à voir, il y de bonnes chansons, en particulier un récital du temps de Mayol, par le chanteur Philippe Soguel ; parmi les belles filles, citons Yuri Mikito, exquise de délicatesse, Gine Roberts, Claudi Lombardi, Ellen Rockbertys, Elysabeth Forgo. Il y a aussi de bons sketches. On regrettera l'absence de jongleurs et de gymnastes, il y en avait autrefois, il y a dix ans.

LA TRIBU par *Jean-Hubert Sibney,* à la *Comédie de Paris,* par le nouveau Théâtre Libre (42, rue Fontaine). — L'auteur n'est pas un Noir, c'est un Libanais, mi-Français, qui a vécu trente ans au Maroc. On peut supposer que ce qu'il a vu lui a permis de construire son drame africain. La scène se passe dans une nouvelle république dont on ne précise pas le nom. Amlil, le nouveau gouverneur, veut obliger la tribu à « muter », à sortir de son ancestrale léthargie, de ses vieilles coutumes. Il a fait incarcérer le chef, le vénérable Asaldame, sous l'inculpation du meurtre de Namer. Est-il coupable ? Pourquoi a-t-il tué ? Personne ne livre le secret : bouche cousue ou bien on n'en parle que par allusion, d'une façon énigma-

tique. Cependant, pour faire pression sur Amlil, qu'on sait amoureux de Sira, la fille du chef, celui-ci n'a rien trouvé de mieux que de lui annoncer son projet de la marier à un vieux notable de la tribu, déjà pourvu de trois matrones. Amlil ne se démonte pas : une nouvelle loi interdit les mariages sous le contrainte. Donc la jeune fille a le droit de refuser son consentement. Mais Sira, circonvenue par sa famille, acceptera.

Pourtant, le soir de ses noces, quand elle aura aperçu le visage du croulant, elle s'enfuira. La famille, déshonorée, veut la ramener de force à son époux. Sira se met sous la protection du gouvernement. L'intensité dramatique est à son comble, car la tribu manifeste, et cette pièce africaine évoque, pour moi, les tragiques grecs. La tension se résorbe. Deux lascars révèlent enfin la vérité : Namer avait osé inviter chez lui la fille de son chef, qu'il convoitait, sans sa permission ; il était poursuivi par Asaldame lorsqu'il trébucha, tomba dans le vide et s'écrasa sur les rochers. Il était mort quand Asaldame le frappa, tout juste d'un coup d'épée symbolique. Cela, tout le monde le savait, mais, pour le prestige du chef, Namer aurait dû mourir de sa propre main. Quant à Sira, son vieil époux renonce à elle, et tout s'arrange. Elle devient la fiancée d'Amlil, elle attendra que les démons dont sa tête est pleine en soient sortis pour s'unir à lui.

Les acteurs sont excellents, aussi bien Gabriel Clissant dans Amlil le gouverneur, qu'Hilarion dans Asaldame, très digne. Mais pourquoi avoir fait de l'inspecteur le chef hiérarchique d'Amlil, un bègue ? Il est inutilement ridicule. Et surtout pourquoi n'avoir pas pris une Noire pour le rôle de Sira ? Certes, Claude Chazal joue très bien, mais elle est blanche. Et cela nuit, à mon avis, à l'ensemble scénique.

Marc-Edouard FLOWER

CINEMA

LE PLUS VIEUX METIER DU MONDE. — Si vous voulez absolument connaître le physique de Marilu Tolo avec le moins d'atouts possible, ou celui de Raquel Welch qui en a beaucoup trop, si vous aimez les mimiques de Francis Blanche, les décolletés de Jeanne Moreau et l'œuvre de Godart dans les plus infimes détails, alors vous pouvez aller voir ce film. Sinon nous vous le déconseillons formellement, ce que nous venons d'énoncer représente les seuls centres d'intérêt, le reste est mal interprété, mal réalisé, ennuyeux et stupide.

LA BOMBE. — On parle beaucoup en ce moment du film de Peter Watkins. Il faut reconnaître qu'il a fait là une œuvre terrible, atroce, angoissante. D'autant plus qu'il ne s'agit pas de science fiction, mais bien du déroulement logique des événements dans l'éventualité d'un bombardement atomique. Les êtres qui se décomposent, brûlent, meurent de panique, volent, tuent, profitant du désordre, les milliers de fous ou de criminels envahissant les rues et se mêlant aux infirmes et aux blessés, n'est peut-être même qu'un tableau encore modéré de

ce qui se déroulera réellement. Une vision de cauchemar incroyable, mais ô combien bénéfique et salutaire.

TEXAS, NOUS VOILA ! — Lorsque les Américains veulent faire de l'humour, on peut toujours craindre qu'ils donnent dans le sous-Jerry Lewis ou réalisent une de ces choses abominables que l'on appelle « comédies américaines ». C'est ce que l'on pouvait craindre avec « Texas, nous voilà », western comique. Eh bien, pas du tout ! Nous sommes agréablement surpris, et c'est un film vraiment drôle. Alain Delon, aristocrate espagnol débarquant couvert de titres et sans un sou dans les U.S.A. de 1850, sème les catastrophes, se heurte à la cavalerie américaine, aux hors-la-loi, aux Indiens. Les Indiens ont pour chef un certain « Cotte de maille », affligé d'un fils complètement stupide et demeuré. Les autres partenaires de notre aristocrate gaffeur sont un demi hors-la-loi malchanceux, mais Don Juan (Dean Martin) et une Indienne sauvée par Alain Delon, experte en bestiaux et immigrés espagnols (Tina Marquant). Le tout donne un film très amusant, bien mis en scène, bien interprété, très sympathique, que l'on peut regretter de ne pas voir lancer avec autant de publicité, que cette exceptionnelle ânerie pour laquelle nous dépensons notre fiel au début de cette chronique.

Edouard DUCOURAU

LIBRAIRIE SOCIALE

Contre-courant est spécialisé dans la littérature sociale. Les volumes et plaquettes proposés à ses lecteurs proviennent d'anciennes éditions ou de fonds disparus acquis autrefois. Aussi d'œuvres mis à sa disposition par les auteurs. Pour le reste, nous pouvons fournir tout ce qui se trouve dans le commerce, nous donner de préférence avec le nom de l'auteur et du livre celui de l'éditeur pour faciliter les recherches.

COMMANDES et FONDS a adresser *nominalement* à Louis LOUVET : C.C.P. 880-87, Paris (7e), 24, rue Pierre-Leroux.

SUITE DU CATALOGUE

Challaye F. : Histoire de la propriété 3,60
Chapoutot H. : Livre d'or des officiers français (1789-1815). 7,70
Chauchard Dr : La vie sexuelle 3,60
Claraz J. (ex-abbé) : Fin d'un régime 8,20
— La faillite des religions 8,20
— Qu'est-ce que la libre pensée 4,60
— Le mariage des prêtres 4,20
— Le droit de massacrer les hérétiques. 4,10
Coston H.: Les financiers qui mènent le monde........ 12,70
Couté G.: Chansons d'un gars qu'a mal tourné.......... 9,70
Cresson E.: Au service de la paix.......................... 3,60
Crozier M.: Usines et syndicats d'Amérique 6,00

Cuvillier A.: Un journal d'ouvriers : *l'Atelier* (1840)...... 6,20
Dante : La divine comédie 4,70
Darien Georges : Le voleur 6,85
— Biribi 29,70
Dauphin-Meunier A.: La Commune hongroise.......... 2,20
Deincourt Jean : Mon ami Jésus 7,70
Derogy-Lescaut P.: Population sur mesure 4,60
Desanti et divers : Questions féminines 4,70
Deschamps L.: L'Eglise à travers l'histoire 4,60
Devaldès Manuel : La maternité consciente (rare) 7,60
— Contes d'un rebelle 3,70
— Des cris sous la meule 3,70
— Chez les cruels 2,80
Dommanget M.: Le curé Meslier 32,55
— L'enseignement sous la Commune.... 8,80
— Le drapeau rouge 31,70
Dubois Prof. : Lettre sur le pacifisme 3,10
Dubois-Desaulle : Didier Hariel 7,50
Duhamel J. : Crime passionnel devant la justice anglaise. 7,10
Dupin-Ermenonville : Juillet 1914 2,50
— Les Robinsons de la paix...... 7,60
Edschmid Kasimir : Destin allemand 4,60
Escarpit R.: Ecole laïque, école du peuple 8,60
Etudiants communistes : Face aux grands problèmes.. 3,10
Fabre Emile : Notre Molière 4,60
Fabre Dr Henri : La maternité consciente 7,10
Fau Guy : La fable de Jésus-Christ 15,10
— Une fille sauvage (roman pour jeunes).... 13,10
Faucier N. : La presse quotidienne 18,70
Faure Sébastien : L'imposture religieuse 6,70
— Mon opinion sur Dieu 2,60
— Propos subversifs 6,70
— Naissance et mort des Dieux........ 4,10
— L'Eglise a menti 4,10
— Mon communisme 6,70
— et divers : La véritable révolution sociale 5,60
— La fin douloureuse de S. Faure 5,00
— Cahier spéc. sur S.F.(*Pensée et Action*) 5,00
Fayolle Maurice : Réflexions sur l'anarchisme 2,80
Ferré M. : Mouvement syndicaliste chez les instituteurs. 10,70
Fischer Louis : Vie du mahatma Gandhi............... 13,20
Flak Micheline : Henry Thoreau, l'homme révolté...... 2,15
Foote G.-W.: Histoire des vierges-mères 4,10
Fournier-Blachford : Jésus et l'histoire 4,10
France Anatole : L'Eglise et la République 3,60
Frateretto L.: Sottises et erreurs du catéchisme........ 3,60
Friedmann : Esquisse psychologique des classes sociales. 9,70
Froger-Doudement : L'esprit de la paix 2,00
— Faillite de la guerre 3,00
Fua Albert : L'Eglise catholique contre le Christ...... 4,10
Galtier-Boissière Dr : Dictionnaire illustré de médecine
— usuelle (éd. Larousse), broché. 26,70
— Le même, rel. cart. (2 ex. seul.) 36,70
Garas Félix : Bourguiba (naissance d'une nation)...... 5,20
Garros G. : Forceries humaines (l'Indochine litigieuse) 3,90
Garthoff R.: La doctrine militaire soviétique.......... 9,70
Gaudio A.: Révolution des femmes en Islam............ 5,20
Gilles : Nouvelles histoires de Gilles 2,60

Gillet St-M.: Lacordaire (vu par un dominicain)...... 3,60
Goblot Laurent : Apologie de la censure (illustré).... 9,70
Goulliart Marthe : L'enfant légitime 3,60
Grandjean Valentin : Sur la vie sexuelle 3,00
Grave Jean : Réformes, révolution 10,70
— La société mourante et l'anarchie........ 4,20
— Terre libre (pour les enfants)............ 7,10
Grillot de Givry : Le Christ et la patrie 5,70
Guérin Daniel : Au service des colonisés 8,20

L'ECONOMIE QU'IL NOUS FAUT

par ELYSEE REYBAUD

Ce livre est destiné aux partisans comme aux adversaires de l'économie distributive. Son auteur examine les solutions actuelles face aux solutions futures qu'il préconise en économiste conséquent. *Contre-courant* a la chance de pouvoir diffuser cet excellent ouvrage à un prix qui représente le tiers de sa valeur réelle. Un volume de plus de 400 pages, grand format, 3 fr. + port 1,10, FRANCO : .... 4 f. 10

MULLER Henri : *L'an* 2000, *une révolution sans perdants.* — Tous ceux qui aiment les chroniques données par l'auteur à *Contre-courant* liront ce livre car il mérite de figurer dans leur bibliothèque, ne serait-ce que pour le relire de temps à autre 11,50

ABECASSIS : *La religion, honte des siècles.* — Le mérite de l'auteur c'est de n'avoir pas limité sa critique à la religion chrétienne, mais d'avoir stigmatisé aussi la musulmane et la juive 6,70

CONTRE COURANT

LE PERIODIQUE DE LA QUESTION SOCIALE

Rédaction
Louis LOUVET
24-26, rue Pierre-Leroux
Paris-7e
—
Téléphone : SEGUR 09-68

TARIF DES ABONNEMENTS

Abonnement simple. 10 f.
Abon. hors frontière. 12 f.

La série doit normalement comprendre 15 numéros et théoriquement 800 pages. Les abonnements partent du 15 janvier 1967

(Rappel du chèque postal : Louis Louvet, 880-87-Paris)

Directeur de la publication : Louis LOUVET (inscrit sous le n° 21.451)
Paris — Imp. La Ruche Ouvrière — 10, r. de Montmorency (3e)